

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Paul IV (1555-1559)
Le XVII^e siècle : L'honnête homme
Alexandra-Féodorowna, impératrice de Russie
Maurice de Guérin
Les « Fables » de La Fontaine
L'expansion de l'univers

Louis PASTOR
Comte Gonzague de REYNOLD
Maurice PALÉOLOGUE
J. CALVET
C. SENTROUL
Edgard HEUCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le tri-centenaire de Bourdaloue, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Pauvres pacifistes! Le dernier « acte » du général von Schleicher les met encore une fois au rouet. Il aurait d'ailleurs tort de se gêner, ce général énergique et qui paraît savoir ce qu'il veut. Tout semble indiquer qu'il obtiendra, pour son pays, l'égalité qu'il réclame et que l'Allemagne, demain, réarmera à son gré.

Est-ce assez raide, pourtant! Et sont-ils donc tous frappés de cécité ou atteints de folie, ceux qui président aux destinées des États qui s'exposent ainsi, bénévolement, à une nouvelle agression allemande?

La sécurité pour toutes les nations n'est possible, aux dires du général prussien, « qu'en réalisant une sécurité nationale égale pour tous les peuples par le désarmement des États fortement armés ».

Le même sophisme toujours, celui qu'un « certain » Bauer — vous rappelez-vous?... — dénonçait avec vigueur. Aucun État fortement armé ne menace le Reich. Toute parité d'armements entre le Reich et ses voisins — entre le Reich et la France, pour préciser — avantagerait le Reich et le rendrait terriblement menaçant pour ceux qui l'entourent.

Il est évidemment habile, pour l'Allemagne, de réclamer l'égalité des droits au nom de l'honneur national et de l'équité internationale, mais quelle absence de volonté pacifique révèle une pareille exigence! Répétons-le sans nous lasser, car trop de pauvres cervelles égarées dans les nuages du jurisme et les utopies pacifistes sont portées à se laisser bernier par les mots: si l'Allemagne voulait réellement la paix, elle se tiendrait tranquille et ne réarmerait pas, sachant que personne n'oserait lui faire le moindre mal. Rapidement, autour d'elle, on se mettrait à désarmer.

Mais crier chaque jour que la souveraineté de l'Allemagne est atteinte par un traitement spécial indigne qui la met hors d'état de remplir réellement sa fonction essentielle qui est de veiller à la sécurité de ses habitants (pour parler comme le général von Schleicher); menacer de réarmer si les autres ne désarment pas, alors que le Reich n'a cessé de s'armer en secret depuis dix ans et que l'hitlérisme soulève l'immense majorité de la jeunesse d'outre-Rhin, n'est-ce pas affirmer que l'on ne veut l'égalité de traitement que pour être le plus fort et pour abuser de cette force?

Si, comme l'écrit M. Luc Hommel, l'Allemagne est plus nietzschéenne que jamais, si sa volonté de puissance s'est retrempee, tôt ou tard, le véritable danger de l'Allemagne éclatera, une fois de plus, dans un militarisme agressif; tôt ou tard les hordes teutonnes se décideront, une nouvelle fois, à franchir leurs frontières.

Non seulement toutes les criailleries pacifistes (« plus jamais de guerre », « nooit meer oorlog »), n'empêcheront rien, mais en éternant les résistances de certains voisins du Reich, elles hâteront la « prochaine ».

M. Henri Jaspar a consacré sa dernière chronique dans la *Revue générale* à dresser le bilan de Lausanne.

Après avoir rappelé le « règlement complet et définitif du problème des réparations », signé « solennellement » à La Haye

— avec une plume en or... — en conclusion de « débats aussi sérieux qu'approfondis »; après avoir rappelé que l'Allemagne avait, à La Haye, « regretté que soit envisagée l'éventualité [que, dans l'avenir, un gouvernement allemand se laisse aller, manquant à l'obligation solennelle contenue dans l'accord, à des actes faisant apparaître sa volonté de détruire le Nouveau Plan], éventualité qu'il tient, quant à lui, pour impossible » (!), M. Jaspar, qui représentait la Belgique à La Haye, se demande ce que sont devenues les annuités que nous assurait les traités de La Haye, soit, pendant trente-sept ans, 1 milliard 87 millions de francs belges; puis, pendant vingt-deux ans les sommes nécessaires à la couverture de notre dette américaine.

Réponse: « Lausanne a sonné le glas des réparations allemandes ». « Nos délégués — écrit M. Jaspar — dans cette débacle, ont sauvé ce qui pouvait encore l'être »: l'accord des marks.

Et M. Jaspar pose une série de questions:

... *Pourquoi discuter (à Lausanne) pendant un mois; pourquoi surtout égarer l'opinion en lui représentant comme des victoires ce qui n'était que des abandons déguisés? Pourquoi surtout, n'avoir rien préparé et s'être laissé surprendre et battre sans merci? Et enfin pourquoi n'a-t-on pas vu que le Reich seul pouvait réussir, puisque sa détresse est certaine, que personne ne conteste qu'il ne peut actuellement faire face à ses obligations et qu'on commettait l'imprudence de confondre sa misère présente avec ses possibilités d'avenir?*

Pourquoi? Parce que, depuis le traité de Versailles, il en fut toujours ainsi, à Lausanne comme à La Haye, à La Haye comme à..., etc., etc. Toujours les Alliés se laissèrent surprendre et battre sans merci. La courbe de l'après-guerre fut, pour eux, une courbe régulièrement descendante, sans paliers...

* * *

M. Jaspar ne parvient pas à se faire une raison de la manière dont on a procédé » à Lausanne.

De 1925 à 1930, l'Allemagne a dépensé plus de 300 milliards de nos francs pour reconstituer sa flotte, réorganiser son railway, agrandir ses ports, creuser des canaux, bâtir des habitations ouvrières, rénover son matériel d'industrie, etc. Tout cela est en sommeil, c'est certain. Mais un jour, qui finira tout de même par luire, où le monde se réveillera et où la crise aura pris fin, ce dynamisme produira des merveilles. Manié par ses ingénieurs, ses hommes d'affaires, ses ouvriers, l'outil apparaîtra de premier ordre et sa production inondera les marchés. Et l'Allemagne sera, à ce moment, libérée de toute dette extérieure d'Etat, ayant d'ailleurs, par l'inflation, anéanti sa dette intérieure, tandis que nous continuerons à avoir la charge d'une dette énorme, intérieure et extérieure. Elle pourra donc subsidier puissamment son agriculture et son industrie, leur assurer des tarifs de faveur, poursuivre ce dumping dont elle connaît tous les secrets, distribuer des primes à l'exportation, user des mille moyens auxquels un gouvernement fort et riche peut recourir pour favoriser la production nationale.

C'est cela qu'il fallait prévoir et c'est sur ce terrain qu'il fallait manœuvrer, au lieu de se quereller pendant des semaines pour savoir si le billet à Lachâtre porterait 3, 4 ou 5 milliards! Les experts de Bâle l'avaient dit et écrit. Le plan Young et le traité de La Haye

L'avaient organisé : c'était cela, c'était cet avenir que les négociateurs de 1929-1930 avaient en vue en frappant les chemins de fer allemands d'une taxe annuelle de 660 millions de marks et en consacrant aux réparations le produit de certains impôts de consommation.

Comment a-t-on pu abandonner une arme, aussi précieuse? Elle offrait tous les avantages : actuellement, elle restait au journeux, puisque le Reich est sans ressources et que ses chemins de fer coûtent au lieu de rapporter; et par conséquent, il bénéficiait provisoirement du moratoire inévitable. Mais l'avenir demeurait ouvert et rien n'était dès lors plus facile que de reporter aux jours de sa prospérité future une créance, fût-elle restreinte à 660 millions de marks, mais grevant l'instrument avec lequel plus tard on nous combattrait. Est-il concevable que les grands pays industriels que sont l'Angleterre et la France n'y aient pas songé? Et, s'ils y ont pensé, comment y ont-ils renoncé? Je ne comprends pas.

L'explication n'est-elle pas à chercher à New-York? L'histoire des crédits gelés n'éclaire-t-elle pas cette abdication nouvelle? L'intérêt immédiat de la finance internationale n'a-t-il pas prévalu, une fois encore?

Il y eut, d'ailleurs, à Lausanne une chose bien plus incompréhensible encore, c'est que *personne* n'ait songé à réclamer un privilège pour la Belgique.

« Et nous ressentons cruellement — dit fort bien M. Jaspar — ce qu'il y a d'injuste et d'immoral à faire payer en partie par les Belges, si odieusement envahis et occupés pendant plus de quatre années, les conséquences de cette félonie ».

Dans une lettre adressée récemment à la revue *Un Effort*, du Caire, M. Paul Valéry, de l'Académie française, écrivait :

N'oubliez jamais votre beau titre. L'effort est la mesure de l'homme, et qu'il s'agisse des œuvres ou de la conduite de la vie, rien ne vaut que ce qu'il coûte.

La mesure de l'homme, ce n'est pas l'effort, mais l'amour de Dieu. La valeur d'une œuvre ne dépend pas de ce qu'elle a coûté mais de sa perfection intrinsèque. Quant à la conduite de la vie, elle se juge à la pratique des vertus, c'est-à-dire, à l'amour de Dieu et du prochain pour Dieu. Qu'il faille souvent de grands efforts pour vaincre le vieil homme; que, normalement, il en coûte de faire le bien et d'éviter le mal, rien de plus vrai. L'effort témoigne de l'amour; peines et souffrances, renoncements et sacrifices, acceptés, offerts et même provoqués pour être offerts, prouvent l'amour; même, en un sens, l'effort est habituellement la mesure de l'amour. Mais au Ciel, où apparaîtra la vraie mesure de tout être, la hiérarchie des élus sera basée exclusivement sur l'amour.

M. Paul Hazard commence, dans la *Revue des Deux-mondes*, une bien remarquable étude sur « La Fin du XVII^e siècle ».

En ce temps-là, dans les années qui vont de 1680, environ, au début du XVIII^e siècle; en ce temps-là, pour la génération parvenue à sa force et à sa maturité, la grande affaire était la foi. Tous les problèmes se posaient dans l'ordre religieux, d'abord... [...] et le plus haut rêve de l'Europe pensante fut alors de conclure, contre les désordres à venir, contre les changements qu'elle sentait déjà proches, l'union de tous les hommes de bonne volonté, dans une seule et même foi.

Regardez autour de vous et jugez du chemin parcouru en deux cent cinquante ans! Quelle décadence! Si le Christ est Dieu et si le catholicisme est vrai, quel retour à la barbarie, quelle course à l'abîme et à la mort...

Reste-t-il des raisons d'espérer? Un chrétien ignore le désespoir. Sachant que Dieu est infiniment miséricordieux et que l'homme est libre, rien ne peut le décourager ni le détourner de l'œuvre essentielle : *adveniat regnum tuum*. Mais travailler à cette extension du règne du Christ, chercher à refaire une Europe chrétienne, n'empêche pas de voir la réalité telle qu'elle est et de peser

les chances de succès. Il faut bien reconnaître que le mouvement de déchristianisation des masses est loin, très loin d'être enrayé. Voyez en Russie, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Espagne, en France même, où le laïcisme continue à sortir ses dernières conséquences... Et pourtant, sans retour à l'unité dans la fraternité chrétienne, les ténèbres accumulées sur notre vieux monde iront s'épaississant toujours pour finir, sans doute, par couvrir un désert semé de ruines.

Fraternité des peuples; démocratie universelle; progrès dans la liberté; culte de l'humanité; idéalisme pacifiste, etc, etc... des mots et rien que des mots...

* * *

Parlant de Leibnitz, M. Hazard écrit :

« Il y avait un Allemand que possédait deux passions, dont la première était de tout connaître, jusqu'aux limites extrêmes du savoir » et la seconde « la réduction à l'unité ».

Et il continue :

De sa conscience en travail, remuant et brassant les acquisitions de toute espèce, venaient à surgir, au gré des jours, les inventions utilitaires, les systèmes philosophiques, ou les rêves généreux. Il finissait par posséder toutes les sciences et tous les arts, sans compter les matériaux infinis de ses constructions idéales; il était, comme on l'a dit, « mathématicien, physicien, psychologue, logicien, métaphysicien, historien, juriste, philologue, diplomate, théologien, moraliste »; et dans cette activité prodigieuse, que nul enfant des hommes peut-être n'a pratiquée au même point, ce qui lui plaisait par-dessus toutes choses, c'est la variété : utique enim delectat nos varietas.

Leibnitz fut le dernier esprit universel et synthétique. Certes, les découvertes merveilleuses faites après lui dans tous les domaines de la connaissance venant de plus en plus difficile une vue générale de l'œuvre du Créateur. Mais dans l'invraisemblable chaos de la pensée contemporaine, en face d'une anarchie intellectuelle sans précédent dans l'histoire de la chrétienté, combien ardemment on souhaite que surgisse le génie assez puissant pour embrasser d'un regard l'ensemble des domaines conquis par l'esprit et pour réduire à l'unité les innombrables vues fragmentaires des merveilles sans nombre enfouies dans l'Univers et données comme objectifs à l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Celui par qui tout est...

Synthèse, réduction à l'unité, tendance native de l'intelligence, déviée et éternée, d'un côté par la mesquinerie d'esprits trop étroits pour renouveler sans cesse et corriger, d'après les dernières données d'une science toujours en progrès, des conclusions dépassées; d'un autre côté par la pauvreté de la pensée moderne et contemporaine, déchristianisée, c'est-à-dire privée de sa base essentielle, de ses cadres vitaux, et qui, à vouloir tout reconstruire, a gaspillé des forces inouïes dans des efforts vains et stériles. Daigne Dieu susciter à son Eglise un nouveau Leibnitz qui serait le Thomas d'Aquin de son temps!...

* * *

Après avoir narré le grand débat qui mit aux prises Leibnitz et Bossuet, ces deux adversaires dignes l'un de l'autre, tous deux passionnément épris d'unité, tous deux également désireux de voir se réaliser « l'union de tous les hommes de bonne volonté, dans une seule et même foi »; après avoir constaté l'échec de leur controverse, M. Hazard conclut :

Contre le catholicisme vont se déchaîner les plus furieuses attaques qu'il ait jamais subies; les philosophes, héros des temps nouveaux, lui reprochent avec violence son étroitesse, son intolérance, son esprit de domination, son attachement au principe d'autorité, sa volonté de demeurer immuable; bientôt même ils ne comprendront plus ce qui fait sa force et sa grandeur; et tout un siècle s'écoulera, avant que Chateaubriand n'arrive à la formule éclatante d'une apologétique nouvelle. L'esprit de la Réforme va triompher, celui même qui anime jóniquement Leibnitz, quoi qu'il en ait, quand il oppose à la concep-

tion d'une Eglise qui est, par la volonté de Dieu, la conception d'une Eglise qui devient, par la collaboration de Dieu et des hommes, Mais pour le protestantisme doctrinal, ce n'est qu'une apparente victoire, s'il est vrai qu'il porte en soi un principe de désorganisation, et qu'au nom de la raison, dont rien ne peut arrêter la marche logique, il ira, toujours davantage, réformant la Réforme. Déjà Sociniens, Arméniens et autres, se disputent à mort, sous les yeux d'un Pierre Bayle, qui, d'examen critique en examen critique, aboutit au scepticisme absolu; de sorte qu'il est parfaitement vrai de dire, suivant le mot de M. Alfred Rébelliau, qu'« au lieu d'aller aborder aux rives romaines, le protestantisme s'est rejeté au large de la libre pensée ».

Tous les deux, Bossuet et Leibnitz, subissent la dure condition de survivants; ils appartiennent à une génération dépassée. Le temps n'est plus, autour d'eux, aux esprits qui, dédaignant notre monde transitoire, ne parlent que sur l'éternel. Il n'est même plus aux modérés, aux conciliateurs, aux gens qui pensent qu'on peut revenir sur les schismes. Il appartient, bien plutôt, à ceux qui sont spontanément hétérodoxes, non conformistes, destructeurs du passé, fiers de l'expansion de leurs forces individuelles; et ceux-là vont essayer de confier non plus à la foi, mais à la raison, si elle en est capable, la reconstitution spirituelle de l'Europe. Lorsque Bossuet meurt, en 1704, il y a vingt ans au moins que le XVIII^e siècle a commencé.

Le XVIII^e au des siècles les plus sombres de l'histoire de l'Eglise...

Les journaux ont rapporté ces paroles de M. Mussolini aux représentants de l'enseignement supérieur italien :

La culture est la vie du pays. On dira que la géographie et les mathématiques ne sont pas politiques par nature; cela peut être vrai, mais le contraire peut également être vrai. Leur enseignement peut faire du bien ou du mal. Du haut de la chaire, quelques mots, une intonation, une allusion, un jugement, un élément de statistique, suffisent au professeur pour faire venir un doute, pour faire de la politique. C'est pourquoi un professeur de mathématiques a un rôle politique, et doit être fasciste.

Absolument vrai. Et voilà pourquoi, dans l'Eglise de Belgique, des milliers de prêtres sont occupés à enseigner la géographie, les mathématiques, les sciences, les langues, etc., toutes branches profanes et qui n'ont rien à voir avec l'enseignement de la religion. Mais toutes ces branches peuvent, aux mains de maîtres areligieux ou antireligieux, servir à semer le doute et à déchristianiser les esprits.

Nos lecteurs connaissent les idées de notre collaborateur et ami Hilaire Belloc au sujet de l'angoissante situation politique et financière de son pays, de la sujétion de Londres à New-York et de la chute de la Livre sterling, « date la plus tragique du XX^e siècle », comme il l'écrivait ici-même, la semaine dernière, alors qu'au lendemain de la catastrophe le *Daily Mail* s'écriait : « Voici un fardeau de moins »!...

Dans un livre extrêmement intéressant — LA GUERRE DU DOLLAR — un écrivain grec, versé dans les choses politiques et financières, M. E.-N. Dzélépy, vient d'apporter aux vues de notre ami, d'étonnantes confirmations.

Il est extrêmement rare — écrit M. Jacques Bainville, dans sa préface à cet ouvrage — qu'en puisse dire d'un livre qu'il apporte du nouveau. C'est cependant la définition même du livre de M. E.-N. Dzélépy. Il répand en effet des flots de lumière sur les points, jusqu'ici les plus obscurs, de la politique internationale.

Glanons donc, dans l'exposé de cet observateur impartial — car « n'étant ni Américain, ni Anglais, ni Français, il parle des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France, du dollar, de la livre et du franc comme s'il avait, dans le temps, le recul que, de son pays, il a dans l'espace » — les remarques et les conclusions les plus frappantes.

* * *

Hilaire Belloc nous disait, il y a près d'un an, l'in vraisemblable bourrage de crâne qui tentait de faire croire à l'opinion anglaise que l'abandon de l'étalon-or n'avait pas d'importance.

La manière étrange dont ce pays de l'or traitait son ancienne idole — écrit M. Dzélépy — dès qu'elle avait passé la frontière et trouvé un autre domicile ne rappelle pas seulement la fable du renard et des raisins, mais donne en même temps une idée du désarroi des dirigeants anglais à la suite de l'effondrement de la livre.

C'est une vérité courante aujourd'hui que l'étalon-or a tué l'industrie britannique. Cette politique de l'or sacrifiait la production à l'échange. L'Angleterre devenant l'un des pays où la production industrielle coûtait la plus cher, les produits d'exportation anglais étaient sérieusement handicapés dans la concurrence sur les marchés internationaux.

Depuis des dizaines d'années, l'Angleterre ne s'enrichissait plus des exportations des produits de ses industries, mais de l'exportation des capitaux de ses banques.

Le rétablissement de l'étalon-or (en 1925, quand la livre fut ramenée au pair-or), qui a eu, malgré ses apparences trompeuses, des conséquences funestes sur l'économie britannique, aussi bien que la politique des crédits vis-à-vis de l'Allemagne, qui fut la cause immédiate de l'effondrement de la livre, ont été imposés par des nécessités politiques.

La stabilisation de la livre en 1925 était plutôt un acte de désespoir qu'un acte d'héroïsme... L'Angleterre se rendait bien compte des sacrifices qu'exigeait cette prouesse. Mais elle ne pouvait pas faire autrement. Elle se trouvait devant un dilemme : accepter passivement la liquidation de son hégémonie financière (comme elle avait déjà accepté celle de son hégémonie navale) ou tenter un suprême effort pour la sauvegarder. Et elle se décida pour le second — les intérêts des banquiers de la Cité contribuant à l'y pousser.

Et ceci, n'est-ce pas ce que Belloc répète depuis des années?

La confiance en l'Allemagne avait pour l'Angleterre un caractère tout spécial. L'Angleterre prêtait — peut-être à contre-cœur — son argent à l'Allemagne, faisait de la politique; et même de la politique CONTRE LA FRANCE. C'était sa façon d'appliquer aux circonstances d'après-guerre sa politique traditionnelle de « l'équilibre des puissances » sur le Continent (qu'on croyait à tort enterrée pour toujours par la Guerre mondiale), en contribuant au relèvement économique de sa RIVALE D'HIER. Ce relèvement économique, suivi du relèvement politique, aboutissait à la résurrection d'une Allemagne qui, privée d'une flotte de guerre, ne pouvait être menaçante pour l'Angleterre, mais était en mesure de servir de contrepoids sur le Continent à la France dont la puissance militaire ne séduisait pas l'Angleterre. C'est cette politique d'après-guerre de l'Angleterre sur laquelle misent et l'Italie de Mussolini et l'Allemagne de Hitler.

En d'autres termes LA LIVRE STERLING S'EST EFFONDREE SOUS LE FARDEAU DES EXIGENCES POLITIQUES DE L'IMPÉRIALISME ANGLAIS. L'effort qu'on lui demandait était disproportionné à ses forces actuelles. L'organe séculaire de la domination universelle de la Grande-Bretagne avait vécu avec elle...

Ce qu'il y a de désespérant et de tragique dans la crise anglaise, ce n'est pas tant le fait — indiscutable d'ailleurs — que l'économie britannique est anachronique et que les bases de sa prospérité d'antan sont renversées, que ce fait d'une portée beaucoup plus vaste, que l'Angleterre est incapable de maintenir sa position de maître se du monde dans le statut politique créé par la guerre mondiale. Et c'est là le signe essentiel de son déclin.

* * *

Quant à l'antagonisme anglo-américain, M. Dzélépy commence par citer le livre « prophétique » de L. Trotsky (publié en 1925).

La collaboration de l'Amérique et de la Grande-Bretagne — écrivait Trotsky — est la forme pacifique sous laquelle s'effectue la retraite progressive de la seconde devant la première.

Ainsi — nous citons M. Dzélépy — l'Angleterre recule pas à pas devant la pression de plus en plus ouverte de l'Amérique. Le gouvernement anglais a pris pour règle de ne jamais s'opposer

à une exigence des Etats-Unis. L'Angleterre renonça à la maîtrise des mers. Washington eut pu sauver la livre, elle préféra la laisser tomber... au profit du dollar...

* * *

Citons pour finir, l'essentiel de la conclusion de M.E.-N. Dzélépy :

Le moment historique que nous traversons est entièrement dominé par l'antagonisme anglo-américain, qui se manifeste, sur le terrain politico-économique, par la guerre du dollar contre la livre sterling. C'est sous cet angle que doit être envisagée la situation actuelle. L'ensemble des événements qui ont passionné et qui passionnent encore l'opinion publique dans les pays européens, depuis le moratoire Hoover jusqu'à la conférence des réparations, en passant par l'abandon de l'étalon-or en Angleterre et le voyage de M. Laval en Amérique, tournent autour de ce fait capital, comme autour d'un axe allant de Washington à Londres. Au fond, toute l'histoire politique de ces dernières années n'est que l'histoire de la guerre des impérialismes américain et anglais pour l'hégémonie financière mondiale, dans laquelle l'agresseur est le dollar. Le reste n'est qu'épisodes ou phases plus ou moins importantes de cette lutte, qui prend une extension de plus en plus alarmante.

La capitulation de la livre sterling fut une grande victoire américaine, qui fut complétée par l'isolement monétaire de l'Angleterre, obtenu grâce à l'alliance franco-américaine de l'or, conclue dans le « mystère de Washington ». Or, cette défaite britannique n'a pas terminée la guerre. L'Angleterre l'a acceptée avec une résignation forcée, mais elle est bien décidée à défendre de toutes ses forces et par tous les moyens — sur tous les terrains, politique et économique, et sur tous les points de l'univers — sa position séculaire de maîtresse du monde, contre l'agresseur outre-atlantique.

Ainsi, toute la politique européenne est dominée actuellement par l'effort de l'Angleterre, se servant de toutes les ressources de sa diplomatie et de sa propagande afin de réaliser son redressement économique et financier par le raffermissement de la livre sterling. Effort d'une ténacité admirable et désespérée, qui a pris l'aspect d'un soulèvement national dans cette mobilisation sans précédent de l'or de l'Empire — œuvre d'une propagande subtile dont seuls les Anglais ont le secret — depuis les trésors des Indes jusqu'aux couronnes des ducs, les bijoux des femmes et les bas de laine du pays britannique.

Nous sommes donc en pleine guerre économique entre l'Amérique et la Grande-Bretagne. Les positions des deux belligérants sont nettement définies. L'agression de l'Amérique est dictée par « l'impératif catégorique » de l'impérialisme américain. L'Angleterre se défend avec toute la force de son instinct de conservation. C'est donc une lutte de vie ou de mort qui se développe dans le cadre de la crise économique mondiale.

Entre les deux adversaires, le Continent reste sans défense, entraîné dans le conflit, dont il subit déjà les conséquences désastreuses, passivement, aveuglément, sans se rendre compte de son malheur, incapable de réagir.

Cette guerre économique ne semble pas effrayer encore les peuples — surtout les peuples continentaux — qui se perdent dans les interminables querelles de familles.

MAIS ELLE SERA SUIVIE INÉVITABLEMENT PAR L'AUTRE GUERRE, LA GUERRE VÉRITABLE, LA GUERRE ARMÉE. C'est l'évolution fatale des conflits économiques. La guerre mondiale n'est pas uniquement un précédent, mais un horrible avertissement. Seulement l'étape sanglante de cette avant-guerre que nous traversons actuellement pourra être d'autant plus longue et tumultueuse que les nouvelles forces en présence seront formidables.

Certes, l'agressivité du militarisme allemand manque à l'impérialisme américain. Mais, par contre, sa puissance économique et financière est d'une agressivité autrement efficace et redoutable, tout en étant paralysée, dans une certaine mesure, momentanément, par la crise qui sévit également aux Etats-Unis.

Il se peut que l'Amérique se passe bien, dans la guerre du dollar,

des canons. Mais qui peut dire quelles formes prendra la guerre de défense de l'impérialisme anglais? Si l'Amérique se sent imbattable sur le terrain économique et financier, le terrain politique est son talon d'Achille. C'est donc sur ce terrain que le conflit des impérialismes anglais et américain sera porté par la force des choses un jour, même si l'agresseur n'y pense pas, dans un moment de désespoir de l'antagoniste qui se verra définitivement battu sur l'autre.

Les événements sanglants de la Chine, point vulnérable de l'impérialisme américain, événements qui datent — autre coïncidence curieuse des faits! — de la veille de l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre et de l'invitation de M. Laval par le président Hoover, et qui ont évolué grâce à la politique de non-intervention de l'Angleterre imposée habilement à la S. D. N. ne sont peut-être qu'un prélude...

Vivent les jeunes! c'est entendu. On ne saurait assez les encourager, car ils sont l'avenir. Mais, tout de même, cet encouragement comporte des devoirs, notamment celui de mettre les jeunes en garde, dans un temps qui a perdu le respect de sa tradition et le sens de la continuité, contre l'illusion qu'ils vont tout changer, tout transformer, tout recréer, évidemment après avoir tout critiqué et tout bouleversé.

Nous avons sous les yeux le dernier numéro de l'*Esprit nouveau*, organe mensuel de la Centrale politique de jeunesse. Va pour Centrale politique, encore que ce soit assez drôle... Mais le très jeune secrétaire général de cette jeune Centrale, et directeur de son organe, M. Raymond De Becker, exagère vraiment, et sa jeunesse et son esprit nouveau.

Or donc, catholiques belges, apprenez de ce jeune réformateur catholique que « le mouvement catholique culturel dans la partie d'expression française de notre pays, n'existe pas ou guère ». Vous ne vous en doutiez pas, me direz-vous. Vous pensiez même qu'avec Louvain, la plus grande et la plus complète université catholique du monde, avec un enseignement catholique primaire, moyen, normal et professionnel comme il n'en existe nulle part ailleurs, des Belges, même d'expression française, avaient quelque raison d'être fiers du « mouvement catholique culturel » dans leur pays. Que, de 1891 à 1925, Louvain seul ait fourni à la Belgique 39 % de ses docteurs en droit, 45 % de ses candidats notaires, 40 % de ses médecins, 38 % de ses pharmaciens, 30 % de ses docteurs en sciences, 44 % de ses docteurs en philosophie et lettres — sans parler des très nombreux catholiques sortis des trois autres universités du pays — voilà tout de même du très bon travail culturel! Détrompez-vous. Après le porte-parole de la « Nouvelle Équipe », moins excusable, car il était assis sur les bancs de l'Université de Louvain quand il écrivait un jour, gravement, qu'on ne faisait rien pour l'intelligence catholique en Belgique (!!), M. De Becker revient à la charge. Mais l'*Esprit nouveau* compte bien changer tout cela. Il va constituer autour de lui « un mouvement culturel, un groupe d'inspiration identique (?) dont sortira la poésie nouvelle, le roman nouveau, le théâtre nouveau, conçus d'une manière chrétienne ». Rien de moins, s'il vous plaît.

Mais au fait, peut-être ce bon M. De Becker ignore-t-il le sens précis des mots qu'il emploie. Culturel, pour lui, serait-il donc synonyme d'artistique?..

* * *

Et voici mieux encore :

« Les Soviets — écrit notre apôtre d'on ne sait trop quel *Esprit nouveau* — sont parvenus à créer une culture splendide (sic) parce qu'ils ont puisé ses thèmes dans la vie actuelle du prolétariat russe et parce qu'ils veulent donner à cette vie un sens profond et constructif en lui insufflant le dynamisme de la révolution. »!

Une culture splendide! Décidément, M. De Becker ignore le sens des mots. Les meilleures intentions du monde et le catholicisme le plus flamboyant ne dispensent pas de consulter le dictionnaire.

PAUL IV

1555-1559⁽¹⁾

Le Sacré Collège comptait à la mort de Marcel II (dont le pontificat n'avait duré que vingt-deux jours), 56 membres, dont 39 étaient à Rome. Des 17 cardinaux absents 4 seulement arrivèrent à Rome à temps pour commencer le conclave : le cardinal Mendoza dès le 3, Doria le 9, Madruzzo le 12 et Tagliavia le 13 mai 1555.

Les obsèques de Marcel II, qui, en raison du manque d'argent, avaient été commencées le 6 mai avec une extrême simplicité, furent achevées le 14. Le lendemain matin eut lieu la Messe du Saint-Esprit, après laquelle Uberto Foglietta refit le discours d'usage, recommandant une bonne élection. Là-dessus 43 cardinaux entrèrent au conclave où chacun occupa les mêmes places qu'au précédent. L'arrivée, le 16 et le 17 mai, des cardinaux Gonzague et Pacheco éleva le nombre des électeurs à 45. La défense du conclave fut confiée au duc d'Urbin. A Rome régnait du reste la plus grande tranquillité.

En raison des partis en présence au Sacré Collège, les Romains s'attendaient à un long conclave. D'après l'opinion générale des représentants de la réforme catholique, ceux qui avaient le plus de chances étaient : Carafa, Morone et Pole.

Ainsi le candidat qui restait avec le plus de chances était le cardinal doyen Carafa dont on ne pouvait révoquer en doute ni la foi ni les éminentes qualités, bien qu'il fût généralement redouté pour sa grande austérité et même détesté par les cardinaux mondains, comme Este et Santa Fiora. Même des gens sérieux étaient choqués des manières trop personnelles et de la rudesse de Carafa. Mais il était favorisé par le manque de chances de tous les autres candidats ainsi que par le dévouement du parti de la Réforme et du parti français. Le roi Henri II avait désigné en seconde ligne le cardinal Carafa comme candidat préféré, tandis que l'empereur Charles-Quint avait fait parvenir au parti espagnol l'ordre d'empêcher l'élection de cet homme qui lui avait été constamment opposé. Juan de Mendoza, qui avait été envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Marcel II pour lui prêter le serment d'obédience de Charles-Quint, était allé jusqu'à dire à la barbe de Carafa qu'il lui fallait abandonner tout espoir de la tiare, car l'Empereur l'en excluait. Carafa répondit, dit-on, avec dignité, que l'Empereur ne pourrait empêcher son élection si Dieu la voulait et que dans ce cas il aurait l'avantage de ne devoir qu'à Dieu cette élection.

Une circonstance décisive fut que le cardinal Alexandre Farnèse, en présence des difficultés qui rendaient impossible l'élection de Pole, se montra de plus en plus favorable à celle de Carafa, et finalement déploya pour celui-ci toute son influence et toute son habileté.

La majorité nécessaire des deux tiers était ainsi atteinte, mais Farnèse voulait un vote aussi unanime que possible. Il s'adressa donc à Ricci et le décida à causer avec Carafa. Là-dessus Ricci pria le cardinal doyen de promettre son pardon à Santa Fiora et à ses autres adversaires, ce que celui-ci accorda aussitôt. Alors Farnèse adjura encore une fois les autres membres du parti hispano-impérial de renoncer à leur opposition. Il refusa à Santa Fiora l'heure de réflexion que celui-ci lui demandait. Vers midi, le 23 mai, fête de l'Ascension, l'élection de Carafa fut décidée par une « Adoration unanime ». Par reconnaissance pour Paul III et le cardinal Farnèse, il prit le nom de Paul IV. Il déclara vouloir consacrer à la prière et à des exercices spirituels le premier jour de

son règne — la fête du couronnement ne devant avoir lieu qu'ensuite.

Le nouveau Pape dont la nomination répondait à l'espoir universel jouissait malgré ses soixante-dix-neuf ans de la santé la plus vigoureuse. Maigre et de haute taille, il était, comme le dit l'ambassadeur vénitien Bernardo Navajero, tout nerf et encore si bien portant et si fort qu'il paraissait à peine toucher la terre de son pas élastique. On se racontait qu'il n'avait jamais pris de médecine dans sa vie. Le rhumatisme et le catarrhe étaient les deux seules maladies dont il eût quelquefois à se plaindre. Son corps puissant ne faisait que plus ressortir la rareté de ses cheveux; son visage entouré d'une forte barbe n'était point beau mais d'un sérieux plein d'expression; le pli de sa bouche dénonçait une volonté d'acier; de ses yeux profonds et noirs jaillissait du feu et son regard avait l'ardeur particulière aux Italiens du Sud.

Paul IV était très difficile à mener : plus on insistait, moins il s'exécutait; quand on ne le pressait pas, il céda vite et facilement. Il ne souffrait pas qu'on lui répondît et s'emportait aisément. Majestueux, sérieux, autoritaire, il dirigeait lui-même la conversation; si l'on voulait obtenir quelque chose de lui il ne fallait pas l'interrompre. Par contre il interrompait volontiers les autres et donnait libre cours à son éloquence naturelle, que Hosius comparait à celle de Cicéron : « Il faut avoir avec lui autant de patience que d'adresse, disait Navajero. On a beau l'apaiser, il ne cède rien facilement ». Celui qui en obtenait le plus était celui qui savait s'accommoder entièrement à ses manières, c'est pourquoi l'habile représentant de Venise ne venait jamais le voir avec des idées préconçues mais s'inspirait chaque fois des circonstances.

Dans son habillement, Paul IV veillait rigoureusement à ce que tout fût conforme au cérémonial, de même qu'il attachait la plus grande importance aux pompes officielles. Il avait la plus haute idée de la fonction sacerdotale et plus encore de la dignité papale; en montant sur la chaire de Saint-Pierre, la conscience de l'importance de son rôle que lui donnaient le souvenir de sa conduite sacerdotale toujours sans tache et de l'activité déployée par lui au service de l'Eglise, ainsi que l'expérience de longues années, s'accrut encore en lui. Il déclara souvent qu'il se laisserait plutôt mettre en morceaux que de faire quoi que ce fût d'indigne de sa haute situation. Tous ceux qui le connurent sont d'accord pour témoigner que ce n'était pas là des paroles en l'air.

Le cardinal Pacheco, dans un moment décisif, fit observer au duc d'Albe que Paul IV ne se laisserait jamais mener par la crainte, car il était homme à souffrir plutôt la destruction de la ville de Rome et à endurer la mort, que de faire quoi que ce soit de contraire à sa dignité pontificale. Le cardinal Morone s'exprime dans les mêmes termes dans une lettre à son ami Pole. Il y déclare que le Pape supporterait le martyre plutôt que de laisser toucher, même dans l'affaire la moins importante à l'honneur et à la dignité du Saint-Siège, dont il se sent responsable envers Dieu et la chrétienté; il était si pénétré, dit Morone, de l'idée qu'il représentait le Christ, qu'il considérait une offense à sa dignité comme une offense faite à Dieu.

Cette conscience d'agir en toutes choses comme le représentant du Christ était surtout sensible dans l'attitude de Paul IV à l'égard des princes; dans ce sentiment, il ne les considérait pas comme ses fils mais comme ses subordonnés. Il jugeait les affaires politiques dans un esprit absolument unilatéral, si bien qu'il disait aux ambassadeurs que la place des rois et des empereurs était aux pieds du Pape, dont ils devraient recevoir les enseignements comme des écoliers. Son esprit ecclésiastique se cabrait contre la tendance trop marquée qu'avaient même les gouvernements catholiques à traiter en maîtres les questions intérieures de politique ecclésiast-

(1) La traduction française (par Alfred Poizat) du quatorzième tome de la monumentale *Histoire des Papes*, du grand historien catholique LUDWIG VON PASTOR, paraîtra chez Plon, en octobre. Tout catholique cultivé devrait avoir lu ces annales de la Papauté romaine où apparaissent, éclatantes, les preuves de la divinité d'une institution qu'aucune faiblesse humaine ne réussit à détruire. Nous devons à la grande obligeance des éditeurs la primeur des extraits publiés dans ce numéro et dans le prochain.

tique. Il déclarait qu'il voulait mettre un terme à l'ignominieuse condescendance de ses prédécesseurs envers les princes. Il estima donc de son devoir de ne plus dissimuler sa profonde méfiance envers ceux-ci et de procéder à leur égard avec une irritabilité croissante, une sévérité et une rudesse extrêmes. On devine sans peine à quel conflit une telle manière de voir devait exposer le vigoureux vieillard dont la nature était si vive et si violente.

* * *

En vrai Napolitain, Paul IV était sujet aux impressions soudaines, il prenait ses résolutions par bonds, n'avait le plus souvent aucune prudence dans ses discours et s'abandonnait à des violences et à des grossièretés inutiles. Sans aucune ligne de conduite arrêtée dans sa vie quotidienne, il s'abandonnait volontiers aux inspirations du moment; il donnait aussi facilement sa confiance qu'il la retirait. Ses résolutions étaient soudaines comme les irrptions du Vésuve, ses propos étaient d'une nature volcanique. Comme tous ses compatriotes, il parlait volontiers beaucoup et longtemps, l'éloquence coulait de ses lèvres comme un torrent. Dès qu'un événement excitait son sang, il se répandait, à la manière des Italiens du Sud, en paroles violentes et dures qu'il accompagnait de gestes des plus significatifs. Il lui arrivait parfois d'oublier sa dignité jusqu'à se laisser aller à des voies de fait. Toute sa piété n'était pas capable de lui enseigner la mesure dans l'expression de ses susceptibilités passionnées ni de donner le calme à ses attitudes. Comme cardinal il avait été en conflit avec nombre de gens et s'était heurté avec des hommes qui, comme Ignace de Loyola, poursuivaient le même but que lui : la régénération de l'Église. Il s'attaquait à chaque question avec une énergie de fer, avec une ardeur passionnée. Cependant il n'y avait ni mensonge, ni hypocrisie dans cet homme d'une seule pièce. Sa piété était sincère, sincères étaient son amour pour l'Église et pour la Patrie, sa haute conception du monde et son idéalisme; réelles aussi étaient son éloquence torrentielle et ses connaissances variées. Il était très versé dans toutes les sciences, surtout en théologie; il parlait couramment l'italien, le grec et l'espagnol. Tout ce qu'il avait lu, il en gardait une mémoire fidèle; les classiques grecs et latins lui étaient familiers; il savait presque toute par cœur l'Écriture Sainte; parmi les théologiens son auteur préféré était saint Thomas d'Aquin.

Depuis soixante ans, Gian Pietro Carafa avait consacré tous les dons de son esprit, toute la force d'une volonté de fer, toute la fermeté d'un caractère qui ne supportait aucune résistance, à un but unique : faire revivre le prestige, la puissance, la pureté et la dignité de l'Église si rudement attaquée par ses ennemis intérieurs et extérieurs. Ce but il l'avait poursuivi, comme évêque de Chieti, comme nonce en Angleterre et en Espagne, comme membre de l'oratoire de l'Amour de Dieu, comme directeur de l'ordre des Théatins qu'il avait fondé avec saint Gaëtan de Thienne, comme membre de la commission des Réformes sous Paul III et comme cardinal. Dans toutes ces fonctions il fit preuve d'un grand et vigoureux caractère, il se montra un défenseur infatigable de tous les intérêts de l'Église, il fut austère entre les austères notamment dans toutes les questions concernant la pureté des mœurs et de la Foi. Aucune considération de personne ne put faire hésiter son courage; devant les cardinaux, aussi bien que devant le Pape, il dit son opinion ouvertement et sans restriction. L'histoire de Paul III et celle de Jules III font mention de plus d'un cas où des questions de la plus haute importance furent laissées de côté, contrairement aux intérêts et à la dignité du Saint-Siège. Dans ces circonstances le cardinal Carafa ou bien résista ou du moins protesta quand son opposition n'avait aucune chance en se tenant éloigné du consistoire. Si alors Carafa perdit la faveur du Pape, il s'en préoccupa aussi peu que des préjudices matériels qu'il put avoir à supporter. Il supporta tout en silence avec un tranquille courage et n'en persista pas moins dans ses rigides idées.

Tandis que chez la plupart des hommes la vieillesse endort l'activité et les fait commencer à aspirer au repos, Carafa voyait d'année en année s'accroître son feu, sa force, son énergie, sa vigueur de volonté. Le Pape, écrit l'ambassadeur florentin, est un homme d'acier et les pierres qu'il touche jettent des étincelles qui témoignent des embrasements intérieurs quand on ne fait pas ce qu'il veut.

On comprend qu'un tel homme eût peu d'amis et de partisans. On reconnaissait sa pureté de vie, sa droiture inflexible, sa science,

mais tout le monde était rebuté et terrifié par son austérité excessive, sa grossièreté et sa rudesse. On ne lui ménagea, ni les titres ni les emplois honorifiques jusqu'à celui de doyen du Sacré Collège, mais très peu eurent pour lui de l'inclination et de l'amitié.

Une fois en possession du suprême pouvoir, Paul IV ne fit aucun mystère de son éloignement pour les Espagnols et de sa préférence pour la France dont le roi avait favorisé son élection. La pensée de combattre la suprématie de l'Espagne en Italie s'imposait maintenant d'autant plus à lui que la situation politique lui paraissait favorable. L'étoile de l'empereur baissait considérablement. L'orgueilleux monarque, dans l'empire duquel le soleil ne se couchait pas, voyant sa souveraineté menacée en Allemagne et dans les Pays-Bas, sa situation rien moins qu'assurée en Italie, ressentait d'autant plus profondément l'échec de ses vastes plans que sa santé devenait plus fragile.

Dans ces conditions il était très tentant de profiter du moment pour libérer l'Italie et la Papauté de l'oppression de la puissance espagnole. On eut le rare spectacle de voir un homme qui jusque-là s'était occupé presque exclusivement de la réforme des ecclésiastiques, de la lutte contre les hérésies et d'œuvres de charité chrétienne, se jeter avec toute la fougue de son ardente nature dans la politique mondiale et dans une grande guerre. Tout autre aurait reculé d'épouvante devant l'audace d'un combat avec le colosse de la puissance espagnole. Il n'en fut point de même de Paul IV. Lui qui jamais de sa vie n'avait connu la crainte était maintenant, comme Pape, rempli d'une double confiance et fermement persuadé que Dieu lui serait en aide, ainsi qu'il l'avait montré pour son élection; il était écrit : « Tu marcheras sur les serpents, tu écraseras les lions et les dragons ». Le monarque qui avait fait piller Rome et qui avait voulu introduire en Allemagne une religion bâtarde lui apparaissait avec ses suppôts comme le pire ennemi de l'Église, comme un schismatique et un hérétique. Il lui paraissait intolérable que les Espagnols, qu'il tenait pour un mélange de Juifs et de Maures, dominassent le nord et le sud de l'Italie et menaçassent ainsi la liberté et la situation mondiale du Saint-Siège. Il ne voulait pas endurer plus longtemps un état de choses que ses grands prédécesseurs avaient entrepris autrefois d'empêcher par une lutte à mort avec les Hohenstaufen.

En dehors de ces motifs il y en avait encore des nationaux, si bien que Paul IV se résolut à entamer la lutte avec la puissance mondiale de l'Espagne. La pauvre Italie, qui, bien que fût passé déjà le temps florissant de la Renaissance, restait encore en art et en littérature à la tête des nations de l'Europe, ne devait pas languir plus longtemps sous l'oppression d'une domination étrangère, la vieille culture nationale devait être délivrée des barbares. Ces étrangers, pensait le Pape ne devaient pas être seigneurs dans la belle Hespérie mais tout au plus valets d'écurie et cuisiniers ou marchands. L'idée de libérer l'Italie de toute influence étrangère était si fortement ancrée chez Paul IV, qu'il ne considérait l'aide des Français pour chasser les Espagnols que comme un expédient provisoire. Les deux sont des barbares, disait-il à l'ambassadeur vénitien Navajero qui avait particulièrement sa confiance; il serait bon qu'ils restassent chez eux et qu'on ne parlât en Italie que notre langue. Une autre fois il rappelait à l'ambassadeur vénitien un proverbe napolitain qui disait que les Espagnols étaient bons au commencement et les Français plus tard, car l'Espagnol entre poliment son chapeau à la main et se répand en compliments et en flatteries, mais dès qu'il a pris pied il dépouille son hôte; les Français, au contraire, d'un naturel ardent, entre tout d'abord insolamment mais bientôt il s'amende si bien qu'on peut fort bien s'entendre avec lui.

La pensée de délivrer le Saint-Siège en renversant la domination espagnole à Naples et à Milan rappelle les plans de Jules II. En fait, il y avait quelque chose de l'esprit du pape Rovère en Paul IV, tellement qu'un contemporain avait exprimé l'impression qu'avait produite le nouveau pape dans les cercles diplomatiques, en se servant du même mot « terrible » qu'avait employé l'ambassadeur vénitien pour Jules II. Mais, abstraction faite de la divergence des temps au point de vue politique et ecclésiastique, Paul IV ne pouvait entreprendre une chose aussi hardie que l'expulsion des Espagnols d'Italie, avec chances de succès, car les capacités politiques et militaires, que son grand prédécesseur possédait à un si haut degré, lui faisaient défaut complètement. Paul IV, au cours de sa vie, n'avait guère eu à envisager les affaires politiques et il était resté complètement étranger aux choses militaires. Ce

fut la cause des difficultés qu'il devait rencontrer dans son entreprise gigantesque : la situation du monde avait été profondément changée par la réforme, la force militaire de l'Etat de l'Eglise était insuffisante, le caractère des Italiens n'était pas guerrier et la situation financière des Chambres apostoliques n'était pas plus favorable. Ajoutez à cela que son tempérament était aussi mal adapté que possible à la diplomatie ou à la conduite des armées.

Le caractère du Pape était tel que la voix de tous ceux qui pouvaient le prémunir contre un conflit avec l'Espagne était muette. C'est le malheur des princes qu'ils ne puissent entendre que rarement la vérité et ce malheur est surtout le lot des natures violentes. Quiconque parlait franchement à Paul IV du véritable état des choses, tombait en disgrâce; par contre il prêtait l'oreille avec prédilection à ceux qui entraînaient absolument dans ses idées mais lui dissimulaient souvent les choses les plus importantes. En conséquence le Pape, en tout ce qui concernait les affaires politiques et militaires, vivait dans un monde fermé, qui faisait le contraste le plus saisissant avec la réalité.

Ce fut un malheur qu'un tel homme fût entraîné dans les jardins d'erreur de la grande politique, un malheur pour l'Etat de l'Eglise comme pour l'Eglise, qui n'avait besoin de rien tant que d'une réforme fondamentale. Il vint d'autant moins à l'esprit de Paul IV qu'il négligeait celle-ci en s'occupant de politique, que la libération du Saint-Siège de l'oppression espagnole formait aussi une partie de son programme de réforme. Aussi proclama-t-il, dès le 29 mai 1555, dans son premier consistoire, sa ferme volonté d'assurer la dignité et le prestige du Saint-Siège en même temps que de réformer les mauvaises mœurs des ecclésiastiques; il pria les cardinaux de l'y aider et de donner le bon exemple en changeant leur manière de vivre. Pour étudier les réformes nécessaires, on désigna les mêmes membres du Sacré Collège que Marcel II avait choisis. Le Pape fit remarquer à cette occasion que son premier souci avait été de poursuivre cette difficile affaire. En même temps le bruit courut que le Pape, âgé de soixante-dix-neuf ans, déléguerait des cardinaux pour le gouvernement de l'Etat de l'Eglise et le soin des affaires politiques.

* * *

Ce plan fut exécuté d'une manière qui fut aussi fatale à Paul IV qu'à l'Eglise. Plein de défiance à l'égard des cardinaux, qui l'avaient élu presque contre leur volonté, le Pape crut qu'il serait plus sûr de confier à un membre de sa propre famille la conduite des affaires politiques qui devint plus tard le secrétariat d'Etat. Le 7 juin 1555, Carlo Carafa, le plus jeune fils de Giovane Alfonso, comte de Montorio, le défunt frère aîné du Pape, fut nommé dans un Consistoire cardinal-diacre. Le 15 juillet Carlo Carafa reçut la place qu'Alexandre Farnèse avait occupée sous Paul III.

Le Pape considéra cet ordre de choses, déjà pratiqué par tant de ses prédécesseurs, comme un acte tout personnel auquel il n'avait pas été conduit par un amour excessif de sa famille car son népotisme ne reposait pas sur l'égoïsme ordinaire et sur les sentiments qui avaient été ceux de tant de Papes de la Renaissance.

Son choix était d'autant plus malheureux, qu'il tombait sur une personnalité qu'il était plus impossible de l'imaginer moins apte à son emploi. Carlo Carafa était un type de condottiere italien. Intelligent mais dépourvu de connaissance, il avait derrière lui un passé agité et aventureux.

Né en 1517 ou 1519, il avait été page du cardinal Pomponio Colonna, puis il était entré à la Cour de Pier Luigi Farnèse, pour se consacrer enfin tout entier au métier des armes, car étant le plus jeune fils de sa famille et n'ayant aucun droit à l'héritage, il avait dû songer à se faire une position avec son épée. Pendant de longues années il avait combattu sous les étendards de l'empereur en Piémont sous Nasto, dans la guerre de Schmalkalde sous Ottavio Farnèse. Trompé dans ses espérances et mal traité par les Espagnols, il abandonna enfin la cause de Charles-Quint et fit la guerre de Sienna sous Strozzi pour les Français. Au moment du Conclave il se trouvait à Rome.

Il semble au premier abord incompréhensible qu'un Pape de mœurs aussi sévères que Paul IV ait brusquement appelé dans le suprême Sénat de l'Eglise ce rude soldat, dont la vie scandaleuse et sauvage lui était connue. On en a conclu que le rusé neveu avait trompé le vieux Pape par la comédie d'une conversion. La chose s'explique pourtant autrement. L'attribution de la pourpre à Carlo Carafa fut le résultat d'une intrigue finement nouée par son frère aîné Giovanni, comte de Montorio. Préoccupé avant

tout de l'éclat et de la grandeur de sa famille, celui-ci ne voyait de salut que dans une union étroite avec l'Espagne. Rien ne pouvait mieux Giovanni et son temps que ce plan conçu par lui d'arracher son frère Carlo au parti français, de le faire renoncer au métier des armes en lui faisant donner la dignité de cardinal. Carlo lui-même ne montrait guère d'inclination pour un semblable changement, en admettant toutefois qu'il fût sérieux. Le Pape ne voulut d'abord pas entendre parler de cette promotion. Giovanni Carafa vint pourtant à bout de sa résistance. Il trouva une oreille complaisante à son projet auprès de l'ambassadeur anglais Avanson, qui, redoutant la grande influence du cardinal Farnèse, favorisa le neveu de toutes ses forces. Il gagna aussi à son plan les représentants de l'empereur. Devant les instances de tous, le Pape finit par désarmer après quelques hésitations. Il ne devait rien tant regretter que ce choix, qui pèse si gravement sur sa mémoire.

Paul IV mettait des bornes à la puissance de Carlo Carafa toutes les fois qu'il s'agissait du gouvernement intérieur de l'Eglise. Le neveu n'en agissait que plus librement dans le domaine de la politique. Il lui mit si complètement la main dessus, qu'il conduisait le Pape comme un enfant. Le cardinal Alexandre Farnèse, à qui Paul IV reconnaissant avait donné au commencement de son pontificat une confiance presque illimitée, fut bientôt mis de côté ainsi que Giovanni Carafa. Le souple et intrigant Carlo Carafa, qui savait s'adapter à toutes les situations, réussit magistralement à circonvenir le vieux Pape complètement ignorant des choses de ce monde.

Les capacités peu ordinaires du neveu et sa haine contre les Espagnols firent vite oublier à Paul IV les défauts que celui-ci avait eu d'abord à lui reprocher. Il appréciait d'autant plus le tempérament militaire de Carlo, qui cependant était entièrement opposé à son esprit austère d'homme d'Eglise, que leurs caractères avaient beaucoup de ressemblance : tous deux, en vrais Napolitains, étaient prompts à s'enflammer, crédules et emportés dans leurs résolutions. De plus, Carlo s'entendait à merveille à traiter son vieil oncle comme il le fallait, à tenir compte de ses faiblesses et de ses idées favorites. De plus en plus Paul IV se persuadait que le Saint-Siège n'aurait pu trouver de serviteur plus fidèle, plus intègre et plus adroit. Le Pape se laissa si complètement aveugler qu'il n'hésita pas à dire souvent à l'ambassadeur vénitien que Carlo dépassait en qualité d'homme d'Etat tous ses prédécesseurs. Le neveu, qui fut bientôt comblé de marques de faveur, sut si bien se rendre indispensable que, lorsqu'il s'absentait, le Pape aspirait ardemment après son retour et que toutes les affaires politiques chômaient, en l'attendant. Carlo, ainsi que le fait remarquer Navajero, avait un flair merveilleux pour deviner ce qui plaisait au Pape et il excellait à tirer parti de toutes les circonstances pour atteindre les buts qu'il se proposait. Il était extrêmement jaloux de son influence, tenait à passer pour le maître et à tenir les autres sous sa dépendance. Même à l'égard des représentants des grandes puissances, il ne tarda pas à procéder avec rudesse et orgueil. Autant il favorisait ses amis et ses partisans, autant il savait se venger de ses rivaux et de ses adversaires. Etant en pleine maturité physique et intellectuelle, il se consacrait aux affaires avec la plus active assiduité. Pénétrant et souple, magistralement formé à toutes les ruses et à toutes les intrigues, connaissant l'art d'avoir constamment deux épées au feu, dénué de scrupules, à double face, calculateur froid comme un élève de Machiavel, plein de projets vastes et hardis, extrêmement ingénieux à réussir par tous les moyens, entièrement dominé par une ambition insatiable, Carafa était une âme de feu qu'aiguillonnait encore la fortune si inespérée à laquelle il était parvenu et dont il était résolu à tirer tout le parti possible pendant que son oncle vivrait; sous le couvert du noble but de délivrer le Saint-Siège et l'Italie de l'oppression étrangère, il travaillait égoïstement et sans scrupule pour lui et pour sa maison.

Tel était l'homme, qui, à cette époque si dangereuse, avait été désigné pour conduire la politique mondiale du Saint-Siège.

Trois ans après...

Dans son allocution de Noël, le Pape dit aux cardinaux qu'ils ne devaient pas s'étonner qu'il n'y ait eu aucune nouvelle nomination dans la saison d'abord parce que le Sacré Collège était encore constitué de façon suffisante et, d'autre part, parce qu'il n'avait pas trouvé de candidats possédant les qualités nécessaires pour une

telle dignité. Il opposa même un refus à ses neveux qui ne cessaient de l'importuner de recommandations pour des candidats qui leur étaient dévoués. Paul IV continua à ne se pas laisser influencer par les siens en matière ecclésiastique. Le cardinal Carafa et ses frères usèrent avec d'autant moins de scrupule de la toute puissance qui leur avait été abandonnée dans les affaires séculières. Ils disposèrent là d'une indépendance d'autant grande qu'elle n'était limitée par aucun contrôle. Leur scélérates vilenie, leurs exactions impudentes dépassaient toute mesure. Par suite de l'isolement du Pape de sa fierté, de la violence de son caractère, il fallut longtemps avant qu'arrivât à ses oreilles quelque chose des scandaleuses menées de ses neveux. Le premier qui eut le courage de lui parler défavorablement du cardinal Carafa fut un Théatin dont le nom est malheureusement resté inconnu. Le Pape fut complètement stupéfié et remercia le moine de son avertissement et fit aussitôt appeler le cardinal coupable.

Carafa garde le plus grand sang-froid en présence de la colère ardente de son oncle et nia tout. Il sut se présenter si habilement comme victime d'une calomnie que le vieux Pape lui rendit encore une fois sa confiance. Après cet exemple, que l'ambassadeur florentin racontait le 13 août 1558, à son gouvernement, on osa encore moins qu'auparavant toucher au neveu.

En septembre 1558, Paul IV fut atteint d'une grave maladie et parut sur sa fin; mais sa vigoureuse nature surmonta la crise avec une rapidité étonnante. Le cardinal Carafa put encore jour quelques mois de sa position intacte et en abuser. La catastrophe s'abattit soudainement en janvier 1559 non seulement sur le Cardinal mais aussi sur ses frères.

Ce fut un incident presque insignifiant en soi qui détermina l'avalanche. Au jour de l'an 1559, au cours d'un banquet, éclata entre le frère du cardinal Carpi et le neveu du duc de Pabiono, Marcello Capèce, une scandaleuse querelle qui dégénéra presque en conflit sanglant. Le cardinal Carafa essaya de cacher le fait au Pape, mais malgré cela, celui-ci l'apprit. Le 6 janvier, il fit arrêter et conduire Capèce au château Saint-Ange.

Vers le même temps se produisit un autre incident qui cette fois finit par ouvrir complètement les yeux au Pape. L'ambassadeur florentin Bongianini Granfigliuzzi cherchait depuis longtemps et vainement à parler à Paul IV pour terminer certaines affaires pressantes; une nouvelle tentative pour obtenir enfin une audience avait été écartée par le cardinal Carafa d'une façon blessante le 6 janvier 1559. Le lendemain Granfigliuzzi parvint à forcer l'entrée du Pape, lui raconta l'affront qui lui avait été fait et par d'adroites révélations souleva une profonde méfiance chez le vieux Pape jusque-là aveuglément confiant en ses neveux.

A la suite du scandale soulevé par Capèce, Paul IV devant l'attitude de Carafa était devenu très soupçonneux et commença à faire une enquête sur la vie de son tout-puissant neveu. Il rappela à lui le P. Théatin Gérémia Isachino vénéré comme un saint, et lui ordonna sous peine d'excommunication de lui dire tout ce qu'il savait sur ses neveux. Le P. Gérémia n'en savait que trop, particulièrement par le cardinal Vitelli, qui, jusqu'à l'automne de 1558, avait été très étroitement lié avec le cardinal Carafa, mais s'était brouillé avec lui depuis. Le Pape dut apprendre des choses qui le remplirent d'une horreur et d'une indignation d'autant plus grandes qu'il n'en avait rien soupçonné. Il fit venir aussi le cardinal Ghislieri moins pour apprendre de celui-ci de nouveaux détails sur l'ignominieuse conduite de ses neveux que pour lui reprocher de ne lui en avoir rien dit jusque-là.

Les révélations du P. Gérémia jetèrent le vieux Pape dans une surexcitation nerveuse. Le combat qui s'éleva en lui fut court. Sa résolution fut bientôt arrêtée. Lorsque le cardinal Carafa qui ne s'attendait à rien de grave vint le 8 janvier 1559 à l'audience accoutumée, il commença par attendre quelques heures avant d'apprendre que Sa Sainteté ne voulait pas le recevoir. Une nouvelle tentative qu'il fit le 12 eut le même insuccès; en même temps, le trésorier reçut l'ordre de ne plus acquitter les mandats signés par le cardinal Carafa.

La nouvelle que le neveu tout-puissant jusque-là était tombé en disgrâce fit à Rome la plus grande sensation. Pourtant, on croyait encore que le cardinal, rompu en l'art de la dissimulation et de la persuasion réussirait à regagner la faveur de son oncle. Mais il n'en fut rien. Le 17 janvier, le cardinal Carafa reçut l'ordre de quitter les appartements Borgia; le 23, interdiction lui fut faite de paraître à l'avenir au consistoire.

De jour en jour, le Pape faisait sur la conduite de ses neveux

des découvertes effrayantes. On prétendait savoir qu'une liste lui avait été transmise, évaluant à treize cents les jugements iniques que ses parents avaient rendus. Paul IV était entièrement accablé. Aux violentes récriminations succédaient chez lui des heures de noire mélancolie. Le vieillard durement éprouvé ne cherchait et ne trouvait de consolation que dans la prière. On le voyait à Saint-Pierre visiter, les yeux pleins de larmes, les sept principaux autels.

Tous les cardinaux, à l'exception de Carlo Carafa, furent convoqués à un Consistoire au Vatican le 27 janvier 1559. Lorsque le Pape parut, on put voir à l'altération de ses traits que quelque chose d'extraordinaire lui était arrivé. Dans un long discours d'une éloquence passionnée, il exposa les méfaits de ses neveux sans toucher à leur action politique. Il se borna à flétrir leur conduite morale; il prit Dieu à témoin qu'il n'avait rien su de la mauvaise vie de ses parents ayant eu depuis qu'il était au pouvoir « un voile sur les yeux » et ayant été constamment trompé; mais il était décidé désormais à mettre de l'ordre dans sa propre maison. Il ordonna que ses trois neveux eussent à quitter Rome dans l'espace de douze jours et résignassent tous leurs emplois. Le cardinal Carafa ne garda que sa dignité de cardinal; il perdit non seulement la légation de Bologne mais aussi toute la direction des affaires politiques du Saint-Siège et de l'Eglise. Au duc de Paliano, furent ôtées la capitainerie générale de l'Eglise, le commandement de l'armée et des galères et tous ses autres emplois qui lui rapportaient 72,000 écus par an et il ne garda que Paliano; le marquis de Montebello perdit le gouvernement de la cité léonine et la garde pontificale.

Lorsque le Pape, dont la voix suffoquait presque de chagrin et de colère, eut fini, six cardinaux s'approchèrent de son trône, deux de chaque ordre, à la tête desquels le doyen du Bellay, qui sollicita l'adoucissement de la sévère sentence. Paul IV rejeta résolument leur intercession et interdit toute intervention en faveur des coupables. Ensuite il fit venir Camille Orsini, Ferrante di Sanguine et le marquis de Montesarchio et leur confia toutes les affaires militaires. Ensuite, furent mandés le gouverneur de Rome, le Dataire et les premiers secrétaires et il leur fut sévèrement interdit d'obéir en quoi que ce soit au neveu. Les décrets pris devaient être exécutés immédiatement. A l'issue de la séance qui dura deux heures et demie, le Pape dit au cardinal Ranuccio Farnèse que son père n'aurait pas été si ignominieusement assassiné si Paul III avait donné un pareil exemple de sévérité envers ses neveux. Il renvoya du Vatican le cardinal Vitelli qui avait été en étroits rapports avec les Carafa. Il fit placer à l'entrée du palais un coffre où chacun pouvait déposer en secret ses plaintes.

Avant même l'expiration des douze jours, Carlo Carafa dut aller en exil à Civita Lavinia, ses frères à Gallese et Montebello. Toute leur famille, leurs femmes et leurs enfants, même leur vieille mère tout à fait innocente, furent également exilés de Rome. Les accusés n'obtinrent pas la permission de se défendre. Ils ne revirent pas leur oncle. Même l'office de châtelain du château Saint-Ange fut retiré à Diomède Carafa. Il ne fut fait qu'une seule exception: le cardinal Alfonso, à qui on ne pouvait reprocher aucune faute put rester au Vatican, mais il dut se garder d'intervenir pour les coupables contre lesquels le Pape continua à se servir des plus dures expressions, sans les nommer.

La chute des neveux fut si soudaine, leur situation se changea en une nuit si tragiquement en celle de pauvres bannis sans influence qu'ils ne purent se faire à leur malheur, ils perdirent toute dignité morale.

LOUIS PASTOR.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (8, 5 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

L'Honnête Homme

La littérature classique est, la doctrine le prouve, une littérature à l'usage d'une élite : la société, l'aristocratie française au XVII^e siècle. L'opinion, le goût de cette aristocratie, voilà ce qui régit la littérature, voilà ce qui est le critère du beau. Ce qui inspire les écrivains, c'est donc cette humanité, restreinte par le nombre, raisonnable par l'esprit, romanesque par le tempérament, universelle par ses conceptions, humaniste par sa culture. Cette humanité elle-même se concrétise, s'incarne, s'idéalise dans un type : « l'honnête homme ».

Toute civilisation se forme à son image — à son image flattée — comme un portrait de Lebrun ou de Rigaud, un type d'homme qu'elle anime de son esprit. Elle le fait poser devant elle, dans l'attitude qui lui plaît le mieux à elle, et qu'elle veut transmettre à la postérité : « Voilà l'homme que j'aime et que j'ai peint à ma ressemblance ». Nous avons ainsi les portraits du *civis romanus*, du chevalier médiéval, de l'humaniste, du « philosophe » et de l'homme sensible, du héros romantique, de l'homme social, du surhomme; aujourd'hui, on nous ébauche celui du « bon Européen » ou de l'*homo œconomicus*.

Le XVII^e siècle nous a laissé le portrait de l'honnête homme. Ce portrait a ceci de particulier, qu'il est bien de l'époque. Il n'a point été achevé après coup. C'est le XVII^e siècle lui-même qui inscrivit ce titre : « l'honnête homme », dans le cadre doré du portrait, c'est le XVII^e siècle qui peignit, signa, fit les retouches. Bien plus, nous possédons encore presque toutes les études, presque toutes les esquisses, presque tous les croquis, en un mot le travail préparatoire de ce chef-d'œuvre. Gros portefeuille que nous allons nous mettre à feuilleter.

I

Définition générale

Il était dans l'esprit logique et constructif du XVII^e siècle de se faire une conception bien définie de l'homme, comme il s'est fait une conception bien définie de la poésie. Il était dans la volonté de ce siècle de reconstituer et d'éduquer une élite. Il fallait par conséquent offrir à cette élite un type d'homme, un type idéal et réel à la fois : réel pour qu'elle y reconnaisse, qu'elle y retrouve sa ressemblance; idéal, pour qu'elle pût se le proposer comme modèle.

Ce type de l'honnête homme est complexe, parce qu'il est lui-même l'aboutissement de toutes les tendances que nous nous sommes essayé à dégager : statue debout au milieu d'un rond-point auquel aboutit tout un système d'allées. Il est complexe, mais non contradictoire, comme le seront l'homme sensible et le héros romantique : dans l'honnête homme, en effet, les contraires sont ramenés à l'unité; en quoi se révèle ce besoin, ce génie de l'unité qui est le caractère dominant de l'époque. En ce sens l'honnête homme est un résumé.

Jusqu'à présent on eut, en France même, une conception beaucoup trop simple, beaucoup trop littéraire, de l'honnête homme. On crut trop longtemps que, pour le définir, il suffisait de citer quelques phrases de Bussy-Rabutin, de La Bruyère, de Pascal,

de La Rochefoucauld, comme celles-ci : « L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre »; « le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien ». M. l'abbé Calvet est allé un peu plus profond chercher cette définition que je tiens à relever :

« De cette vie mondaine et de cette collaboration (au XVII^e siècle) des écrivains et de leur public, se dégage peu à peu un idéal de l'homme, du Français complet et parfait. C'est ce que le XVII^e siècle appelle : l'honnête homme. L'honnête homme a des sentiments distingués, il fait profession d'honneur. L'honnête homme a été formé par le commerce du monde, à toutes les exigences de la galanterie et de la politesse. L'honnête homme est cultivé, il est capable de juger des œuvres de l'esprit, il est capable même d'écrire et il écrit peut-être, mais il n'affecte rien. Il n'est ni soldat, ni courtisan, ni précieux, ni savant, ni poète, ni géomètre; on ne peut pas lui donner un nom qui l'enferme dans une catégorie et le limite; il est honnête homme, c'est-à-dire parfaitement homme. Cette conception de l'homme a dominé la littérature classique, et c'est l'influence mondaine qui l'a apporté. »

Cette définition me semble excellente. Mais elle n'est qu'un point de départ : elle énumère des éléments qu'il s'agit d'analyser. Cette analyse, c'est-à-dire ce que nous possédons de plus complet et de plus profond sur l'honnête homme, c'est dans une revue allemande, *L'Europäische Rundschau*, qu'il nous faut le chercher. Je parle de l'étude publiée dans le numéro de juin 1931 et dont l'auteur est un jeune historien suisse, professeur à l'Université de Zurich, M. Carl Burckhardt. Partons donc de Calvet et tâchons d'aller encore un peu plus loin que Burckhardt.

II

Analyse de l'honnêteté :
le chevalier, le gentilhomme, l'honnête homme

Il convient tout d'abord de fixer le sens que le XVII^e siècle donnait à « honnête » et « honnêteté ». Ce n'était pas seulement, ce n'était pas même, en premier lieu, le sens que nous leur donnons aujourd'hui.

Aujourd'hui, quand nous disons de quelqu'un : « C'est un honnête homme », nous pensons d'abord à notre porte-monnaie : nous savons que nous pouvons le lui confier sans crainte. Le sens d'honnête homme s'est embourgeoisé. Au XVII^e siècle, il était encore tout proche du latin : *honestus, honestas*, et de dérivés comme *honestare, honestatum, honestitudo*.

Autrement dit, en plus bref et en moins pédant, ce qu'on retrouve dans cet adjectif « honnête » et dans ce substantif « honnêteté », c'est l'idée d'honneur. Et cette idée d'honneur est une idée de gentilhomme, une conception chevaleresque.

Ce qui ne doit pas nous étonner : la société pour laquelle la littérature du XVII^e siècle est faite, est une société aristocratique. Elle est composée de gentilshommes, ou de personnes dignes d'être admises dans la société des gentilshommes, parce qu'elles sont, par leur culture, leur politesse et leurs mœurs, dignes d'être considérées comme des gentilshommes.

Analysons cette « honnêteté » de plus près.

* * *

Le premier élément que l'analyse nous fait découvrir dans l'« honnête homme », c'est donc l'idée ou plutôt l'idéal chevaleresque. L'ancêtre de l'honnête homme, du gentilhomme, est le chevalier du moyen âge, le chevalier français, redresseur de torts, loyal, courtois, corps et âme au service de Dieu, de son roi et de sa dame. Être un vrai chevalier, se conduire en chevalier français,

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 février, 11 mars, 8 et 20 avril, 13 mai, 3 et 10 juin, 8, 15 juillet et 5 août 1932.

ces éloges, qui sont aussi des préceptes, quel gentilhomme, dans la paix, ou dans la guerre surtout, n'a-t-il cherché à les mériter? La tradition chevaleresque ne s'est jamais interrompue dans la noblesse française. C'était, pour une famille noble, — et ce l'est encore — un grand orgueil que de pouvoir, comme on dit, remonter jusqu'aux Croisés. Combien de généalogies n'ont-elles point été fouillées, poussées, — falsifiées parfois, — pour arriver jusqu'à tel compagnon de Godefroid de Bouillon ou de saint Louis! Mais voici renaître, dès la fin du XVII^e siècle, cet idéal chevaleresque.

Reparaître, non, car il n'était point mort, mais reflorir. De ce retour à un moyen âge proche encore, nous avons fait l'un des caractères qui définissent le baroque. Quoi d'étonnant si tout cela se retrouve dans la conception de l'honnête homme?

* * *

Il y a donc du chevalier dans l'honnête homme, mais il y a surtout du gentilhomme : honnête homme et gentilhomme sont presque des synonymes, avec, pour l'honnête homme, deux acquis de la Renaissance : la culture intellectuelle, l'humanisme, et l'art de vivre en société : il faut savoir encore, et converser, et vivre. Mais commençons par décrire le gentilhomme français : celui-ci est un type, je dirai même une notion, qui va perdurer au XVII^e siècle tout son sens. Le gentilhomme français diffère du gentleman, du noble anglais : celui-ci est d'abord un homme libre, une « personne privée », qui défend ses droits et ses privilèges contre les empiètements du pouvoir central, et dont l'opposition est toujours admise, reconnue comme légale et légitime. Il diffère du gentilhomme tudesque, prussien, qui est à la fois un féodal et un serviteur, presque un fonctionnaire, dans un Etat caporalisé. Il diffère du gentilhomme italien, homme de ville et de cour, diplomate, volontiers intrigant, ayant hérité de la Renaissance à laquelle il appartient encore, la tradition du mécénat. Il diffère du gentilhomme espagnol qui reste couvert devant le roi et, même gueux, se donne un air de magnifique, et, même corrompu, garde les apparences de l'austérité, et, quand il combat les protestants des Pays-Bas, se souvient que ses ancêtres ont combattu les Maures. Or, le gentilhomme français, s'il a des traits communs avec tous les gentilshommes étrangers, ne laisse point d'être très différent d'eux. Mais par quelles nuances? Il tient à ses droits et privilèges comme l'anglais, il sert le roi et l'Etat comme le prussien, il est mécène, courtois et fin comme l'italien, il est chevaleresque comme l'espagnol. Il a donc des points de contact avec tous, ce qui lui donne un caractère européen, plutôt universel; tous finiront par le considérer comme un modèle et par l'imiter. Mais en quoi il me semble différer d'eux tous, c'est que rien n'est excessif en lui, c'est qu'il est mesuré, consciemment, dans ses vertus comme dans ses vices; c'est qu'ainsi sa propre personne est beaucoup plus unifiée.

Je découvre le principe, ou l'un des principes, de cette unité dans le service de la France, dans l'idée nationale. Et voici que cette idée prend au XVII^e siècle une forme plus précise : l'unité de l'Etat. A cette unité de l'Etat il fut nécessaire de réduire les sursauts de féodalisme, les vellétés d'indépendance, d'autonomie, de fronde qui se produisent constamment jusqu'à la majorité de Louis XIV. Cela va nous permettre de préciser nos comparaisons de tout à l'heure. Il fallut donc inculquer à cette noblesse qu'elle était consacrée tout entière à la France, à l'Etat, au roi, qu'elle formait, avec le clergé, l'élite dirigeante et responsable, qu'elle devait donner l'exemple de l'héroïsme, mais aussi de la discipline, qu'elle avait une seule raison d'être : le service. On lui fit, certes, grand tort à elle et à la France, en concentrant cette noblesse française autour du roi, en la déracinant de ses terres; c'était rompre, en effet, le contact entre elle et le peuple,

cultiver en elle les mauvais germes de la courtoisie et de la domestication. Par là on accentuait la différence entre la noblesse anglaise et la noblesse française, celle-ci étant au service de l'Etat et du roi, celle-là demeurant au service du peuple. Cependant, il faut reconnaître que la nation française de service est une conception beaucoup plus profonde et beaucoup moins formelle en France qu'en Prusse : on ne sert pas le roi pour le roi, ni l'Etat pour l'Etat, mais on les sert pour la France, et on ne les sert, ni en officier, ni en fonctionnaire : on les sert en gentilhomme. La conception de la gentilhommerie française n'en fait pas une caste qui tyrannise le peuple et que tyrannise à son tour le roi, parce que le roi, en Prusse, comme le tzar en Russie, est au-dessus d'elle, par conséquent hors d'elle. Le roi de France est le premier gentilhomme du royaume, et gentilhomme avant d'être roi : roi de France parce que gentilhomme français. Déjà Henri IV disait ceci, en 1596, aux Etats généraux réunis à Rouen : « Par la grâce divine, par les conseils de mes bons serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne disingue point les princes, la qualité de gentilhomme étant notre plus beau titre), foi de gentilhomme, par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée (la France) de la perte. » L'obéissance de ces gentilhommes au premier d'entre eux, à leur chef, au roi, n'est pas une obéissance d'esclaves comme devant un tyran oriental, mais une obéissance d'hommes libres, l'obéissance à un principe, à Dieu. C'était en gentilhomme, en honnête homme que le prince Eugène s'exprimait, lorsqu'il déclarait à ses officiers : « Si nous obéissons, nous nous approchons toujours de la volonté de Dieu, ce qui est la meilleure des libertés. »

Voilà comment du chevalier nous passons au gentilhomme, et voici comment du gentilhomme nous passons à l'honnête homme.

* * *

Au XVII^e siècle, le gentilhomme fut donc, non seulement réduit au seul service du roi, mais encore appelé, fixé auprès du roi. La noblesse est maintenant, du moins tout ce qui compte dans la noblesse, concentrée à la cour ou à la ville, à Versailles ou à Paris. Les emplois administratifs, c'est à la bourgeoisie que le roi les réserve. La part, le privilège de la noblesse, c'est la guerre et c'est la diplomatie. Mais, quand elle n'est point aux armées ou dans les capitales étrangères, il lui demeure la vie mondaine, telle qu'on la pratique depuis la marquise de Rambouillet, une vie dans laquelle l'esprit joue le principal rôle, une vie qui vous met en contact avec l'élite intellectuelle, avec la littérature, une vie qui exige du bon goût et de la politesse. Un gentilhomme ignorant, qui ne sait ni converser, ni vivre, ni rédiger une lettre galante, ni tourner spirituellement des vers, peut désormais rester dans son castel de province, s'il ne veut pas qu'on le moque.

Nous sommes donc en présence d'un nouvel élément qui entre dans la composition de l'honnêteté : celui, pour parler comme aujourd'hui, de la culture et de la sociabilité.

Le Français a toujours été sociable; il a toujours prisé l'esprit, l'art de converser et de discourir. La noblesse française, dès le moyen âge, marque pour la vie de société un goût beaucoup plus fort qu'en Allemagne, en Angleterre ou en Espagne. Dès le moyen âge, sa littérature épique ou lyrique, sa courtoisie donnent le ton à l'Europe. Et la vie de société, la vie des « cours » se serait développée plus rapidement qu'elle ne l'a fait, s'il n'y avait eu l'arrêt, la régression même, causés par la guerre de Cent Ans. Mais à peine cette guerre terminée, la France entre en contact avec l'Italie de la Renaissance.

On retrouve donc indéniablement dans l'honnête homme, l'homme de la Renaissance. On y retrouve le type italien du courtisan, tel que nous le décrit Castiglione dans son *Cortigiano*, un

des livres fondamentaux pour la pénétration de la Renaissance et de son esprit. Paru en 1528, le *Cortigiano* est traduit en France dès 1537 par Jacques Colin, puis en 1580 par Gabriel Chappuy, enfin en 1690, sous le titre : *Le parfait courtisan et la dame de coeur*, par J. Duhamel. Inutile de dire que les Français cultivés l'ont beaucoup lu dans l'original. Les idées essentielles du *Cortigiano* se retrouvent dans la conception française de l'honnêteté : celle que le gentilhomme fait la guerre, non seulement par devoir, mais surtout pour l'honneur, celles de la *cortesia*, de la *gentilezza*, celle de la culture générale, aussi bien de l'esprit et du corps, mais sans ostentation, ni pédanterie. C'est bien l'honnête homme, mais avec un certain excès, excès d'individualisme, même d'amoralisme, que le Français éliminera. Rappelons ici que l'influence italienne se fait sentir jusque vers 1660. Il est de bon ton de savoir l'italien, de le parler, de le lire, de suivre les modes italiennes. Aussi bien celle qui donne au XVII^e siècle la forme même de la vie mondaine : la marquise de Rambouillet, était la fille d'une Sarelli.

III

Comment les Français se « débarbarisent » la réaction contre la grossièreté, le rôle des femmes

La manière dont, par l'intermédiaire de la marquise, la société française se saisit des modes et des mœurs italiennes, et les francise immédiatement, nous montre, une fois de plus, la force d'assimilation et la conscience nationale que possède le XVII^e siècle. La société française, désormais, on l'imitera partout, jusque dans cette Italie même qui lui a cependant fourni tant d'idées, de formes, d'exemples et de modèles. S'il y eut, dans un sens, au XVI^e siècle, une Europe française, il y aura, dès Louis XIV, dans un sens plus large et plus profond encore, une Europe française. Certes, la France aura encore bien des engouements et suivra bien des modes, bien des influences — les modes et l'influence anglaises au XVIII^e siècle — ; mais on l'imitera toujours bien plus qu'elle n'imitera elle-même.

C'est que cette société des honnêtes gens, au moment, où elle se forme, et, l'on peut le dire, durant tout le XVII^e siècle, mais singulièrement sous Louis XIII, prend parfaitement conscience de sa mission civilisatrice, éducatrice. Elle veut réagir contre la grossièreté, contre la corruption, issues l'une et l'autre des guerres civiles et religieuses. Grossièreté du langage, ce qui signifie, non seulement bassesse, mais aussi impropreté, car les mots sont les signes des idées, les reflets des sentiments, et les images des mœurs ; grossièreté d'esprit, c'est-à-dire manque de finesse, de psychologie, de critique ; grossièreté enfin des manières. Tout cela se tient, et c'est contre tout cela que « l'honnêteté » se forme. Il n'y a qu'à relire l'histoire, les mémoires ou, si l'on veut en même temps se distraire, les anecdotes d'un Tallemant des Réaux, pour se convaincre qu'au début du XVII^e siècle, les Français, selon l'expression de Chapelain, avaient grand besoin d'être « débarbarisés ».

* * *

Mais, pour se débarbariser, il faut, première condition, acquérir de bonnes manières, tenue, langage, façon de vivre. Et la société elle-même, la grande préciosité s'en chargera.

Les femmes surtout s'en chargeront. A ce propos, on ne saurait assez insister sur le rôle des femmes dans la formation de la société, mais aussi de la littérature, mais encore de tout l'esprit français, de toute la grandeur française au XVII^e siècle. C'est

bien alors que l'on peut parler d'un authentique féminisme. Je serais même porté à dire que c'est seulement alors. Car la femme est grande en ce siècle où tout est grand : elle est grande en religion, grande même en politique, grande jusque dans la passion. Mais peut-être surtout grande là où elle transpose la passion, où elle la sublimise, qu'il s'agisse de la grande Mademoiselle, ou de Jacqueline Pascal, ou de M^{me} Acarie. Grande alors jusque dans ses fautes que suivent de grands repentirs, comme la pénitence de M^{lle} de Lavallière. Mais, si les femmes du XVII^e siècle ont tant d'exigences lorsqu'il s'agit du langage, des manières, des sentiments, c'est qu'elles ont eu le plus à souffrir de la grossièreté, de la corruption, de l'anarchie. Leur sensibilité même les a portées aux exagérations de la préciosité, mais jusque dans ces exagérations, il y a des exigences. D'abord celle-ci : que les hommes se rendent vraiment dignes de ces femmes, dignes d'être leurs époux, leurs amants, leurs soupirants, ou de former leur compagnie, d'être admis dans leur chambre bleue, leur ruelle. Que les hommes, ces grands seigneurs, ces gentilhommes, se laissent éduquer, « policer » par les femmes ! Elles leur enseigneront les belles manières, tandis que les lettrés leur enseigneront le bel esprit. Et voilà pourquoi les femmes font appel aux écrivains, aux poètes. Et, pas plus qu'elles ne sauraient admettre des hommes sans manières, elle ne sauraient admettre des hommes sans lettres et sans goût.

* * *

« Cette belle moitié du monde, avec la faculté de lire, a encore celle de juger aussi bien que nous, et est aujourd'hui maîtresse de la gloire des hommes », écrira Martin de Pinchesne au lecteur des *Œuvres de M. de Voiture*. Et le bon Huet, « En France, les dames vivant sur leur bonne foi et n'ayant point d'autres défenses que leur vertu et leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'attaquer ce rempart par les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'il s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. »

Voici bien la seconde condition à remplir pour se débarbariser. Mais il ne suffit point d'avoir de belles manières, ni d'être un bel esprit ; il faut encore, troisième condition, avoir l'âme belle.

Beauté morale. Ici intervient la notion chrétienne de l'homme, celle qui s'affirmera dans la théologie morale de la Renaissance, dans l'humanisme dévot, dans François de Sales, mais qui est déjà exposée dans saint Thomas d'Aquin : l'homme doit développer toutes les possibilités de sa nature, être aussi complet que possible parce que la grâce opère dans la nature et que, plus la nature est étendue, développée, plus vaste est le champ d'action de la grâce.

Si nous précisons cette notion chrétienne de l'homme pour l'appliquer à une société aristocratique et monarchique, nous voyons reparaître, sous un autre angle, des notions qui nous sont familières : chevalerie, honnêteté. Dans l'étymologie, dans l'idée même d'honnêteté, nous rencontrons le *bonum honestabile*, qui est supérieur, comme on le sait, au simple *bonum utile*. L'honnête homme doit se mettre en état de grâce, tout au moins aux yeux de la société dont il fait partie, aux yeux de ces femmes par lesquelles il veut se faire agréer, auxquelles il a cette noble prétention de plaire. Et cet état de grâce s'obtient à force de mérite. Or, on est un homme de mérite quand on est un bon chrétien, quand on est un bon serviteur du roi, quand on est un amant fidèle. Fidélité à Dieu, au roi, à sa dame, c'est, de nouveau, la devise du chevalier. Et, si l'on veut aller dans cette voie plus haut et plus loir, — et tout alors vous y engage, — alors, il faut être un héros.

IV

L'héroïsme du XVII^e siècle

Avec cette idée, cet « entêtement » d'héroïsme, nous arrivons au sommet de l'honnêteté. Le grand Condé, surtout après sa soumission, Turenne, surtout après sa conversion, furent d'« honnêtes gens ». Mais le premier « honnête homme » du siècle, ce fut encore le roi, ce fut Louis XIV, surtout dans les années de revers et en face de la mort. Or, Louis XIV a convoqué tous les honnêtes gens autour de lui, à tous il a montré le chemin de la gloire. Il leur a révélé ce que devait être la vie, pareille à l'un de ses ballets héroïques dont le roi lui-même voulait être un des personnages, et qui se dansaient avec les violons et les masques, mais aussi avec les épées. Bassompierre ne forçait pas le ton, lorsque, demandant à Louis l'ordre de commencer la bataille, il lui disait : « Sire, les invités sont rassemblés, les violons sont à leurs places, les beaux masques attendent à la porte qu'il plaise à Votre Majesté de commencer le ballet. »

Cette parole du maréchal nous donne l'image de l'héroïsme à l'époque de Louis XIV. Un héroïsme élégant, léger, un héroïsme « honnête », un héroïsme qui ne se pique jamais de l'être. Aussi bien l'honnête homme est-il celui qui ne se pique de rien.

Ne se piquer de rien, que veut-on, par là, exprimer? L'horreur de paraître. Vous êtes poète : gardez-vous de vous en vanter; vous êtes grammairien : gardez-vous de nous ennuyer hors de propos avec vos remarques savantes; vous êtes dévot, et vous portez on cilice sous votre habit de cour; gardez-vous de le laisser voir; vous êtes un grand capitaine : gardez-vous d'entrer dans un salon avec votre épée de guerre qui déchirerait les robes et heurterait bruyamment les « commodités de la conversation ». Il y a là une loi du « monde », car le monde n'admet guère que l'on se singularise. Il y a là une réaction intellectuelle contre la pédanterie des humanistes, des provinciaux, des gens de robe et de collège; en un mot contre la « spécialité », à laquelle on oppose une culture générale, une pensée universelle. Il y a là une réaction mondaine contre le soudard poudreux et malodorant qu'était encore le bon roi Henri lui-même. Mais il y a davantage : une pudeur d'étaler ses vertus et ses mérites, pudeur d'autant plus forte que les mérites sont plus grands et plus profondes les vertus. Ici nous retrouvons l'enseignement de saint François de Sales. Et voici enfin le fond : l'horreur de paraître, c'est la volonté d'être, et le sentiment que l'on est. C'est la correspondance mondaine, et morale, à cette exigence de la doctrine classique; on ne veut plus que du bon et du solide. Une définition, en un mot, de l'aristocrate. M. Burckhardt interprète ainsi La Rochefoucauld : « L'homme vraiment noble et cultivé, c'est celui qui repose sur soi-même ». Enlevez au nouveau riche ses riches habits, ses bagues d'or et sa montre en or sertie de diamants : vous retrouverez le vilain, le valet. Un aristocrate n'est un aristocrate.

Remarquez d'ailleurs que, dans cette devise de l'honnête homme : « Ne se piquer de rien », il entre du stoïcisme, et du stoïcisme chrétien. Se reposer sur soi, être et non paraître, ne rien affecter, savoir dominer toutes les situations, heureuses ou malheureuses, avec une âme égale et forte, c'est bien, en effet, l'attitude stoïque :

*Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être...*

Et, lorsque, forcément, les désillusions seront venues, car la société, le monde, le siècle désillusionnent toujours; — quand on aura connu les déceptions, les tristesses, les deuils, quand on aura vu s'évaporer le prestige de la gloire et de l'héroïsme lui-même, — que restera-t-il? Précisément, l'honnêteté. C'est ce qui reste,

c'est tout ce qui reste à ce désillusionné, à ce pessimiste : La Roche foucauld. L'honnêteté est le signe de la force morale, cette force des caractères que les hommes du XVII^e siècle nous révèlent si grande, et qui va s'affaiblir au cours du siècle suivant.

* * *

Mais l'honnête homme a beaucoup de peine à se résigner à la désillusion, au pessimisme. Car il est resté incurablement romanesque. En cela il se révèle, encore et toujours, l'homme du baroque. L'honnêteté a mis un plafond à cette tendance romanesque comme la doctrine classique a mis un plafond à la même tendance en poésie (honnêteté, doctrine classique, c'est la même chose). Mais le plafond est si haut que la tendance peut se développer et monter sans gêne. Ce plafond se nomme : nature humaine, qu'il s'agit de ne jamais outrepasser. Cui, mais la nature humaine telle que cette société la conçût, est imprégnée de romanesque, parce que cette société l'est elle-même, — elle qui admire les romans de la Scudéry pour leur vérité comme pour le naturel des personnages.

Or, plus on avance dans le XVII^e siècle, plus ce romanesque se fait sentir. Des romans il passe dans la vie. Malgré les réactions de l'Oratoire et du jansénisme, malgré les campagnes des prédicateurs contre la « peste des romans », le romanesque l'emporte. On considère la vie comme un roman héroïque, et l'on veut la vivre comme telle. Le grand roi lui-même, dans sa jeunesse, — et il sut la prolonger, — vit et apparaît comme un héros de roman. La gloire et l'amour sont ses deux grandes raisons de vivre. Mais l'une et l'autre coûtent cher à la France. Toute celle-ci, toute son élite est possédée d'une fièvre. Même un Pascal n'y échappe pas, s'il la transpose : « La passion ne peut être belle sans excès ». Racine aspire le romanesque dans la tragédie. Et l'on va ainsi, et l'on monte ainsi de conquête en conquête, car, selon le mot du roi lui-même, chacun sent fortement « la secrète prédilection que les âmes généreuses ont toujours pour les conquêtes », jusqu'au moment où l'effort se brise. Et c'est alors la fin.

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(A suivre.)

Alexandra- Féodorowna Impératrice de Russie⁽¹⁾

D'où vient l'odieuse légende qui s'est formée autour de la Tsarine et dont sa mémoire est si lourdement chargée?

C'est là un problème curieux, problème de psychologie encore plus que de politique. Et, malheureusement pour Alexandra-Féodorowna, toute la solution de ce problème est dans ses rapports avec Grigory Raspoutine.

* * *

Pendant les tragiques semaines de juillet et d'août 1914, Raspoutine n'était pas à Saint-Pétersbourg.

Le 16 juin, comme il venait d'arriver dans son village sibérien de Pokrowskoïé, il avait été la victime d'une banale mésaventure,

(1) Extraits d'un ouvrage à paraître le mois prochain, chez Plon, à Paris.

dont tous ses pouvoirs surnaturels, toute sa puissance magique n'avaient pas suffi à le préserver. Une prostituée de Tobolsk, Khinia Gousséwa, qui ne lui avait pas marchandé ses faveurs mais dont il s'était débarrassé un beau jour trop cavalièrement, lui avait enfoncé un grand couteau dans le bas-ventre, en s'écriant : « Je viens de tuer l'Antéchrist!... » Puis elle avait essayé de se tuer elle-même. Agée de vingt-six ans, assez jolie, cette fille réalisait parfaitement le type de la prostituée russe, étant à la fois hystérique, alcoolique et mystique. On se la représente fort bien dans un roman de Tolstoï ou de Dostoïewsky.

Durant près d'un mois, le saint homme était resté entre la vie et la mort. L'Impératrice, bouleversée, lui avait aussitôt expédié le plus habile chirurgien de Saint-Petersbourg; elle lui télégraphiait quotidiennement.

Il entra à peine en convalescence, vers la fin de juillet, quand avait éclaté la crise diplomatique, d'où allait sortir le conflit mondial. Mais tout de suite, éclairé par ce mystérieux instinct divinatoire, par cet incompréhensible et fulgurant prophétisme dont il a fourni de si nombreux témoignages, il s'était violemment déclaré contre la guerre; il avait même écrit au Tsar :

Cher ami, je te le répète une fois encore. Un nuage effrayant s'étale sur la Russie. Malheur! Souffrances innombrables... De tous côtés il fait sombre. Et, sur aucun point de l'horizon, je n'aperçois une lueur d'espérance... Partout des larmes, un océan de larmes!... Et quant au sang?... Je ne trouve pas de mots! L'horreur est indescriptible... Je sais néanmoins que tout dépend de toi. Ceux qui veulent la guerre ne comprennent pas que c'est notre perte... Lourd est le châtiement céleste, quand Dieu nous enlève la raison; car c'est alors le commencement de la fin. Tu es le Tsar, le Père du peuple. Ne laisse donc pas les insensés triompher et se perdre eux-mêmes avec le peuple!... Nous vaincrons l'Allemagne, oui, mais que deviendra la Russie? En vérité, je te le dis : malgré notre victoire, il n'y aura pas eu, depuis l'origine des siècles, un plus affreux martyre que celui de la Russie. Elle sera toute submergée de sang. Et sa perte sera totale.

Tristesse immense!

GRIGORY.

Qu'une si terrible et si éloquente prédiction ait ému Nicolas II, c'est indubitable. Mais, devant les sommations belliqueuses des Puissances germaniques, devant l'implacable volonté de guerre qui prévalait à Berlin comme à Vienne, comment aurait-il pu conjurer encore la catastrophe?... Le 29 juillet, il avait télégraphié personnellement, et dans les termes les plus amicaux, à l'empereur Guillaume pour lui proposer de soumettre le litige austro-serbe à la Cour arbitrale de La Haye. L'infatué Kaiser n'avait même pas daigné lui répondre.

* * *

Vers la mi-septembre, Raspoutine, guéri de ses blessures, était rentré à Pétersbourg. Les yeux ardents, la mine fraîche, il semblait plus vigoureux, plus gaillard que jamais. Toute sa camarilla exulta.

Au Palais de Péterhof, quand le saint ami réparait, c'est un hosannah! On s'embrasse et l'on se bénit réciproquement. Le *staretz* a vite fait de prouver aux souverains que sa guérison est un témoignage éclatant de la protection divine, car les médecins affirmaient qu'il n'en réchapperait pas.

Il parle de la guerre, mais en termes voilés. S'il ne rétracte nullement ses redoutables prédictions, il évite néanmoins de s'en expliquer. Ou du moins les enveloppe-t-il d'aphorismes nuageux, de sentences énigmatiques. Là encore, son instinct l'éclaire : ce n'est pas le moment d'afficher le pessimisme.

* * *

Ce moment ne viendra que trop tôt.

L'année 1914 finit sous des auspices lugubres. Chaque jour, la guerre s'annonce beaucoup plus longue, beaucoup plus laborieuse, beaucoup plus meurtrière qu'on ne se l'était figurée. Puis, comme en 1904 et 1905, on voit s'accuser palpablement toutes les faiblesses, toutes les corruptions, toutes les vilénies, tous les dessous gangrenés du régime. Echecs répétés sur le front, impéritie du haut commandement, insuffisance des transports, manque inexplicable de fusils, de canons et de projectiles, détraquement de la machine administrative, progrès de la crise économique,

sourde fermentation des partis révolutionnaires, tous ces graves symptômes, qui malgré la censure éclatent au grand jour, inquiètent et dépriment l'opinion publique. Une fois de plus apparaît cette lamentable infirmité du caractère russe : la promptitude à la désespérance et au renoncement. Le très fin psychologue et puissant romancier Tchekow l'avait fortement exprimé, quelques années auparavant : *Pourquoi, disait-il, pourquoi nous laissons-nous aussi vite? D'où vient qu'après avoir dépensé tant d'ardeur, de passion et de foi au début, nous faisons presque toujours banqueroute? Et, quand nous tombons, d'où vient que nous n'essayons jamais de nous relever?...*

Dès lors, le *staretz* ne se gêne plus de clamer partout :

— « Si cette charogne de Khinia Gousséwa ne m'avait pas flanqué son sale couteau dans le ventre, j'aurais sauvé la paix. Il m'aurait suffi de regarder Nicolas bien au fond des yeux et de lui dire : *Arrange-toi comme tu voudras, mais pas de guerre!.. Tu m'entends?...* »

Et ses dévotes admiratrices vont aussi clamant partout :

— « Si notre saint ami n'avait pas été accablé de souffrances et loin de nous, là-bas, pendant le mois de juillet, il nous eût épargné la guerre... Car Dieu l'eût inspiré, lui, tandis que les ministres ont donné dans tous les pièges... Ah! c'est un grand malheur qu'il n'ait pas été ici pour éclairer l'Empereur... »

Le *staretz* ne continue pas moins de surveiller son langage, quand il est en présence des souverains; car il les voit tellement courroucés contre l'Allemagne, tellement résolus à poursuivre la guerre avec une inflexible énergie, tellement assurés de la victoire finale, qu'il juge préférable de rengainer devant eux les foudres de son éloquence.

Je l'ai constaté moi-même, un jour de février 1915. Raspoutine m'avait fait exprimer plusieurs fois le désir de me rencontrer secrètement chez une de ses admiratrices. Mais le personnage me semblait si répugnant et surtout si compromettant que je m'étais dérobé à ses avances. Alors, on était venu me dire, de Tsarskoïé-Sélo, que je ferais grand plaisir à S. M. l'Impératrice en acceptant de connaître son pieux ami. J'avais donc consenti à le rencontrer, comme par hasard, dans un salon où il était fort apprécié.

Tandis que je causais avec la maîtresse de maison, la comtesse de H..., la porte s'ouvre tout à coup avec fracas. Un homme de haute stature, habillé du long caftan noir que les moujiks portent les jours de fête, chaussé de lourdes bottes, s'avance à grandes enjambées vers la comtesse, qu'il embrasse bruyamment. C'est le *staretz*.

Jetant sur moi un regard bref, il demande :

— « Qui es-tu ? »

Je me nomme. Il reprend :

— « Ah! c'est toi! l'ambassadeur de France!... Je suis content de te connaître; j'ai précisément quelque chose à te dire. »

Et il se met à parler avec une volubilité si rapide, confuse et bredouillante, que la comtesse de H... qui nous sert d'interprète, a peine à le suivre.

J'ai ainsi le temps de l'examiner. Cheveux bruns, longs et hirsutes; barbe noire et drue; front haut; nez large et saillant; bouche musclée. Mais toute l'expression de la figure se concentre dans les yeux, — des yeux bleu de lin, d'un éclat, d'une profondeur, d'une attirance étranges. Le regard est à la fois aigu et caressant, ingénu et astucieux, direct et lointain. Quand sa parole s'anime, on dirait que ses pupilles se chargent de phosphore et de magnétisme. « L'homme de Dieu », le fornicateur mystique a du moins la franchise de sa turpitude; car toute sa personne physique et morale épand au loin une odeur infecte, une senteur chaude, âcre et bestiale comme la puanteur du bouc.

Au cours de l'entretien, qui dura près d'une heure, je lui demandai carrément :

— « Est-ce vrai que tu pousses l'Empereur à ne plus continuer la guerre? »

Il me répondit, non moins carrément :

— « Ceux qui t'ont dit cela sont des idiots. Je ne cesse pas de répéter à l'Empereur que nous devons nous battre jusqu'à la victoire. Mais je lui répète aussi que la guerre inflige au peuple russe des souffrances épouvantables. Je connais des villages où

il n'y a plus que des veuves, des orphelins, des aveugles et des estropiés. C'est trop affreux! Pendant plus de vingt ans, on ne moissonnera que de la douleur sur la terre russe.»

Voilà, j'en ai d'autres preuves encore, voilà comment il parlait de la guerre dans ses conversations avec l'Empereur et l'Impératrice. Un tel langage n'avait rien qui pût choquer les deux souverains dont l'âme chrétienne compatissait profondément aux misères des humbles; il touchait au contraire une de leurs cordes les plus sensibles.

Mais, pour garder la faveur de ses augustes amis, le rusé gredin, après les avoir bien apitoyés, les consolait parfois brusquement, avec cette éloquence bizarre, imprévue et comme illuminée, qui lui était coutumière.

Un jour d'hiver, à Tsarskoïé-Sélo, il trouve l'Impératrice effondrée dans les larmes. Elle lui montre une dépêche du grand quartier général qui vient d'annoncer à l'Empereur l'écrasement de tout un corps d'armée, une effroyable hécatombe. Alors, avec une tranquillité et religieuse autorité, il lui dit :

— « Console-toi! quand un moujik meurt pour son Tsar et sa patrie, une lampe de plus s'allume aussitôt devant le trône de Dieu! »

Par des mots semblables, il remuait la pauvre Impératrice jusqu'au fond de l'âme.

Nécessairement, j'avais organisé autour de Raspoutine un service de surveillance et d'information; je crois pouvoir dire que j'étais bien renseigné sur ses faits et gestes; or, jamais on ne m'a signalé qu'il ait, d'une manière quelconque, poussé l'Empereur à négocier sous main avec les Puissances germaniques une paix séparée.

Je ne le considérais donc pas comme un agent de l'Allemagne, au sens exact du mot, c'est-à-dire comme un espion de l'Allemagne, comme un intermédiaire et un porte-parole de l'Allemagne. Non, certes que je ne le crusse capable de toutes les turpitudes. Mais, d'abord, il n'avait pas besoin d'argent; il en recevait beaucoup plus qu'il lui en fallait; car il ne dépensait presque rien. Il était vêtu comme un moujik, sa femme et ses filles comme des pauvresses. Il prenait tous ses repas dehors. Ses plaisirs, loin de lui coûter, lui rapportaient. Les femmes, jeunes et vieilles, dont il était entouré ne cessaient de lui envoyer des victuailles, des vêtements, des cadeaux. L'Empereur et l'Impératrice lui faisaient aussi de continuelles largesses. Enfin, les quémandeurs qui venaient chaque jour le supplier d'intervenir pour eux le récompensaient libéralement. Le saint homme ne manquait donc pas de ressources; il les gaspillait d'ailleurs sans compter, car il était généreux et il donnait beaucoup aux églises.

Mais ce qui me faisait croire surtout qu'il n'était pas aux gages de l'Allemagne, c'est qu'il était absolument incapable de jouer un rôle, parce qu'il était incapable d'en apprendre aucun. C'était un rustre, un primitif, d'une ignorance crasse. Il était madré plutôt qu'intelligent, il avait l'esprit très court. Il n'entendait rien à la politique. On n'aurait jamais pu le faire entrer dans des pensées ou dans des calculs qui ne lui étaient pas habituels. Aucune conversation soutenue, aucune discussion sérieuse n'était possible avec lui. Il ne savait que répéter la leçon qui venait de lui être soufflée.

Cela dit, je ne doute pas que, par des intermédiaires, l'Allemagne se soit beaucoup servie de lui pour se renseigner sur les secrets de la stratégie et de la diplomatie russes. L'un de ces intermédiaires, le banquier juif Manus, m'était bien connu. Chaque semaine, il offrait un dîner au *starets*, qui rencontrait là des généraux, des aides de camp de l'Empereur, des hauts fonctionnaires et naturellement aussi quelques jolies femmes complaisantes. On buvait toute la nuit. Echauffé par le vin, Raspoutine bavardait, pérorait intarissablement. Alors, tout ce qu'il avait appris dans ses conversations avec les souverains, tout ce qu'ils lui avaient confié ou qu'il avait surpris de leurs opinions, de leurs projets, de leurs espoirs, de leurs inquiétudes, il débrouillait tout cela, en son langage pittoresque... Et, le lendemain, un rapport circonstancié partait pour Stockholm, d'où le ministre d'Allemagne le transmettait à Berlin.

Pour l'affirmation de ses idées, Alexandra-Féodorowna trouvait chez Raspoutine un secours et des encouragements qui redoublaient son ardeur. Il lui disait par exemple :

— « Ah çà!... Mais à quoi pense-t-il, l'Empereur?... Il oublie donc que c'est Dieu qui lui a confié le gouvernement de la Russie?... Pourquoi se laisse-t-il mener par ses ministres. Quand il sera dans la vallée de Josaphat et que Dieu lui demandera ses comptes, est-ce qu'il s'imaginerait que la scélératesse et l'imbécillité de ses ministres lui serviront d'excuse? »

Il n'hésitait pas d'ailleurs à tenir ces propos devant Nicolas II lui-même, qui l'écoutait plein de confusion et d'effroi.

Un jour, devenant tout à coup très sombre, il dit solennellement aux deux souverains :

— « Ma vie est une terrible épreuve... Je suis persécuté comme le Christ par les Pharisiens. Mes ennemis ont juré ma perte. Que la volonté du Très-Haut s'accomplisse!... Mais je vous préviens que, si je meurs, vous perdrez votre fils et votre couronne dans les six mois. »

Dès lors, ni l'Empereur ni l'Impératrice ne douteront plus que le sort de la Russie et le salut de leur enfant ne soient dans les mains de Raspoutine.

* * *

Le *starets* trouve bientôt une grande occasion de manifester son omnipotence.

Au début de la guerre, Nicolas II avait voulu assumer en personne le commandement suprême de l'armée. Tous ses ministres le lui avaient déconseillé, en lui représentant qu'il ne devait pas risquer de compromettre son prestige souverain dans la conduite et la responsabilité directe des opérations militaires; que, au surplus, le gouvernement général de l'Empire exigeait sa présence habituelle aux portes de la capitale. S'inclinant devant ces judicieuses raisons, il avait confié au grand-duc Nicolas-Nicolaïévitch les fonctions de généralissime. Et le grand-duc y avait déployé de si belles vertus morales que, malgré la fortune adverse, il inspirait non seulement à ses troupes, mais encore à tout le peuple russe, une confiance aveugle.

Or, quelques années plus tôt, Raspoutine, arrivant à Saint-Petersbourg, avait trouvé, auprès du grand-duc Nicolas et de son épouse la grande-duchesse Anastasie, un accueil très sympathique, très chaleureux, au point qu'ils s'étaient portés garants de ses pouvoirs surnaturels devant les deux souverains qui lui avaient aussitôt accordé toute leur confiance.

Mais, peu à peu, le couple grand-ducal s'était aperçu de sa méprise, et loyalement, il avait répudié le *starets*.

Plusieurs fois, depuis l'ouverture des hostilités, le moujik avait essayé de renouer ses relations avec le généralissime. En vain : le grand-duc l'avait dédaigneusement repoussé. Un jour, Raspoutine lui avait écrit : *Je vais aller te voir au grand-quartier général. La nuit dernière, la sainte Vierge m'est apparue et m'a chargé d'une commission pour toi. Nicolas Nicolaïévitch lui avait répondu : Je l'attends. Mais je te préviens que la sainte Vierge m'est apparue, à moi aussi, et qu'elle m'a ordonné de te faire pendre.*

Au début de 1915, le général Soukhomlinov estima que les échecs répétés de Pologne et de Galicie, le recul incessant des armées russes, le découragement qui sévissait dans toutes les âmes lui offraient une excellente occasion d'accomplir sa vengeance.

Un des flibustiers dont il s'entourait, le prince X..., lui obtint le concours de Raspoutine, qui, prenant l'affaire à son compte, en parla aussitôt à l'Empereur.

Avec une astuce profonde, le *starets* n'incrimine pas seulement les erreurs stratégiques du grand-duc et la pauvreté de ses talents militaires; il forge de toutes pièces une accusation beaucoup plus redoutable, une monstrueuse accusation : il prétend que le généralissime est l'âme d'une conjuration sacrilège, qui ne poursuit rien de moins que le détronement de Nicolas II par les procédés sommaires qui ont mis fin jadis aux règnes de Pierre III et de Paul I^{er}; il n'exhibe du reste aucune preuve : il se borne à répéter les ineptes commérages que lui ont soufflés les malpropres amis du général Soukhomlinov et quelques flagorneurs venimeux de la Cour.

Sur l'esprit méfiant du Tsar, cette accusation porte en plein; car on l'a déjà tant de fois trompé qu'il ne croit plus à personne, qu'il flaire partout la dissimulation, le subterfuge, la trahison, le complot.

Nicolas II hésite néanmoins à changer la direction supérieure de ses armées, dans la phase la plus critique de la guerre, au moment où les attaques de l'ennemi se révèlent chaque jour plus audacieuses et plus violentes.

Mais le *starets* n'est pas à court d'arguments; il porte le débat sur un terrain où il sait d'avance que l'Empereur n'osera plus lui résister, sur le terrain mystique. D'abord, il lui démontre que le grand-duc Nicolas se pourra jamais réussir dans aucune de ses opérations, parce que Dieu ne les bénira jamais :

— « Comment veux-tu que Dieu puisse bénir les actes de quelqu'un qui m'a trahi, moi, le *Bojy tchelloviek*, « l'homme de Dieu ! »

Il lui dit encore :

— « Tu n'as pas le droit de rester ici, dans ton palais... Quand le trône et la patrie sont en péril, la place d'un Tsar est à la tête de ses armées. Abandonner cette place à un autre, c'est enfreindre la volonté de Dieu ! »

Puis, l'argument suprême, l'argument théologique : « Le Tsar n'est pas seulement le guide et le chef temporel de ses sujets. L'onction sainte du sacre lui confère à leur égard une mission infiniment plus haute; elle fait de lui leur représentant, leur intercesseur et leur caution devant le Souverain Juge; elle l'oblige donc à prendre sur soi toutes les iniquités, comme aussi toutes les épreuves et toutes les souffrances de son peuple, pour répondre des unes et faire valoir les autres devant Dieu... »

A ces objurgations éloquentes, l'Impératrice et M^{me} Wyrubow ajoutent leurs supplications pathétiques.

L'Empereur finit par céder. Un dimanche, au sortir de la messe, il dit à l'Impératrice et à M^{me} Wyrubow :

— « Peut-être faut-il une victime expiatoire pour sauver la Russie. Je serai cette victime... Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! (1) »

Le lendemain, il convoque ses ministres. Et, d'un ton sec, il leur notifie sa décision, en la leur présentant comme un acte de sa volonté suprême devant lequel ils n'ont qu'à s'incliner humblement.

* * *

A partir de ce jour, Nicolas II résidera continuellement au grand-quartier général de Mohilew, à 800 kilomètres de Pétrograd. Et l'Impératrice restera seule, avec ses enfants, à Tsarskoïé-Sélo.

Le 6 septembre, l'Empereur ayant pris le commandement de toutes les forces militaires et navales, publie cet ordre du jour :

Avec une foi absolue dans la Divine Clémence et une assurance inébranlable dans la victoire finale, nous remplissons notre devoir sacré de défendre à outrance la patrie et nous ne laisserons pas déshonorer le pays russe.

Belles paroles ! mais, hélas ! celui qui les prononce dans l'absolue sincérité de son cœur ne gouverne plus la Russie. Dorénavant, toute la puissance impériale est aux mains d'Alexandra-Féodorowna, qui est elle-même complètement dominée, subjuguée, envoûtée par Raspoutine.

D'ailleurs, puisqu'elle croit en lui, comment aurait-elle la force de résister, comment ne serait-elle pas trop heureuse d'obéir servilement à l'homme qui lui dit :

— « Ces derniers jours, Dieu m'a encore favorisé de grandes révélations. Je sais maintenant que je mourrai bientôt, dans des souffrances atroces... mais que faire ? La Providence m'a imposé la mission sublime d'être immolé pour le salut de l'Empereur, pour ton salut, à toi, pour le salut de tes enfants et de la Sainte Russie. Malgré mes péchés qui sont épouvantables, je suis un Christ en miniature, un tout petit Christ, comme on en voit sur les icônes... *Malenkii Kristus*. »

Devant les yeux éblouis et fascinés d'Alexandra-Féodorowna, le crapuleux gredin se transfigure, s'aureole, se spiritualise, comme sous un rayon du Calvaire.

Aussi, le jeudi-saint, 20 avril 1916, quand l'Impératrice reçoit la communion pascale dans la mystérieuse église de la Cour, dans le *Féodorowsky Sobor*, ne faut-il pas s'étonner qu'elle ait prié Raspoutine de recevoir les Saintes Espèces à côté d'elle.

* * *

(1) Documents inédits.

Politiquement, ce règne de l'Impératrice et de Raspoutine se traduit bientôt par la dislocation de toute la machine gouvernementale. Aucun rouage ne fonctionne plus. C'est partout le désordre, l'incohérence, l'anarchie, sans compter les plus scandaleuses malversations; car Raspoutine traîne derrière lui une immonde clientèle de sacrifiants et d'aventuriers, qu'il faut assouvir.

En vain Nicolas II essaie-t-il parfois de résister aux exigences du *starets*. S'il tarde trop à donner son consentement, l'Impératrice accourt au grand-quartier général et ne rentre à Tsarskoïé-Sélo qu'après avoir triomphé.

Dans un autre domaine, la brouillonne et tempétueuse activité de Raspoutine se révélait encore plus malfaisante : il exigeait qu'on demandât son avis pour la conduite des opérations militaires. Et naturellement l'Impératrice l'appuyait de toutes ses forces.

Elle écrivait, par exemple, à l'Empereur :

Notre ami a été favorisé, cette nuit, d'une vision céleste... En conséquence, il te prie d'ordonner immédiatement l'offensive dans la direction de Riga...

Notre ami regrette qu'on ait engagé cette offensive sans le consulter. Il t'aurait dit d'attendre. Avant de savoir si le moment d'une offensive est venu, il se recueille dans une longue prière, afin que les hommes ne soient pas sacrifiés inutilement...

Notre ami envoie sa bénédiction à toute l'armée orthodoxe; il insiste pour que tu n'engages pas une grande offensive dans le Nord...

Dis-moi quel jour tu commenceras l'offensive, pour que notre ami puisse prier tout spécialement. C'est d'une extrême importance...

A lire ces lettres où se débattent les plus graves secrets de la défense nationale, où la vie même de la Russie est en jeu, comment ne pas frémir lorsqu'on sait dans quelle société de bambocheurs, de fripouilles, d'espions, de bandits « l'homme de Dieu » s'enivrait chaque soir ?

MAURICE PALÉOLOGUE,
de l'Académie française.

Ancien ambassadeur de France à Pétrograd.

Maurice de Guérin⁽¹⁾

Maurice de Guérin était oublié. Il ne vivait plus dans l'imagination des lettres que comme une ombre pâle, comme le frère mélancolique d'une sœur qui faillit être célèbre. Les travaux de quelques curieux et les études diligentes d'Abel Lefranc et d'Ernest Zyromski l'ont remis en pleine lumière; et comme il a quelque chose d'imprécis et d'inachevé qui plaît à notre époque, comme des guériniens fervents ont entretenu autour de son nom une atmosphère de religion, Maurice de Guérin est à la mode. Il faut s'en réjouir en déplorant qu'une admiration aux formes parfois excessives et une liturgie vraiment trop minutieuse ne risquent de provoquer une nouvelle réaction d'oubli.

L'abbé Decahors, professeur à l'Institut Catholique de Toulouse, s'est attaché au personnage depuis déjà de longues années, il s'est appliqué par de patientes recherches à dissiper les ombres qui l'enveloppaient et il nous en donne aujourd'hui un portrait que j'appelle définitif en ce sens que, de longtemps, personne ne se risquera à renouveler la tentative. La méthode de l'abbé Decahors est exhaustive. Sur chacune des questions qu'il traite, il a épuisé l'information et fait le tour des hypothèses. Aucune minutie ne le rebute; aucun détail, serait-ce la couleur de la robe que portait Eugénie le jour du mariage de son frère, ne lui paraît négligeable. Procédé dangereux; mais procédé charmant et fécond quand il est manié par un psychologue averti qui sait que les plus humbles

(1) E. DECAHORS, *Maurice de Guérin* (Blond et Gay); du même, *Le Centaure et la Bacchante*, édition critique (Éditions de l'Archer); BERNARD D'HARCOURT, *Maurice de Guérin et le poème en prose* (Les Belles-Lettres).

choses sont des signes par où se manifestent les âmes. Et c'est une âme qu'il faut pénétrer jusqu'au fond; le sous-titre du livre est : « Essai de biographie psychologique. »

E. Decahors suit pas à pas Maurice de Guérin. Il analyse le sol où il est né, il interroge sa race jusqu'aux plus lointains cousins, il écoute le bavardage de la nourrice et des servantes, il assiste aux premiers jeux de l'enfant et il se penche sur ses premières émotions. Lorsque l'enfant quitte le Cayla natal, il le suit à Toulouse au Petit Séminaire de l'Esquile où des rêves pieux mêlés de calculs pratiques envoient ce cadet pour qu'il fasse carrière dans l'Eglise, au collège Stanislas où il prend contact avec l'antiquité classique et s'émanche, à la Chesnaye où il cherche à l'école de La Mennais le sens de la vie, au val d'Arque-non où il touche les sources de la poésie et prend conscience de ses puissances de rêve, à Paris auprès de Barbey d'Aureville où il apprend le métier littéraire, au Cayla où il vient mourir à vingt-huit ans, laissant après lui une œuvre fragmentaire et belle dont nul, autant vaut dire, ne soupçonnait l'existence. Ces diverses enquêtes sont menées avec une étonnante dextérité; un degré de plus, on accuserait l'auteur de peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée; mais il s'arrête à la limite marquée par le goût et par le bon sens et nous laisse le plaisir d'avoir tout vu sans fatigue.

Maurice de Guérin — pour employer la méthode de l'abbé Decahors — est tout entier dans le beau portrait qui illustre le livre. C'est un bois d'Henri Martin d'après le crayon de Claude Augier et un croquis à la plume de Caroline de Gervain. Belle tête méditative, fortement penchée, la moustache tombante sur des lèvres fines, les yeux fermés; une grande impression de douleur. Si c'était un vieillard on songerait à un vaincu de la vie; c'est un jeune homme que la vie ne vaincra pas parce qu'il ne luttera pas contre elle. Il est incapable de vouloir. C'est un doux Hamlet. Cette incroyable inexistence de la volonté conduirait à l'atonie totale si le couloir n'était pas remplacé par le rêve et par le désir. Guérin est l'homme des vastes rêves et des ardents désirs.

Les natures de cette qualité attendent du dehors que quelqu'un veuille pour elles. Elles sont nées pour subir des influences. L'histoire spirituelle de Guérin — et il n'en a pas d'autre — n'est que l'histoire des influences qu'il a subies. Je ne parle pas des influences secondaires des amis d'un moment; il lui faut toujours quelqu'un qui secoue son indécision, qui le loge, qui le nourrisse, qui lui cherche des leçons, qui le mette dans la diligence quand il faut partir. Je m'attache aux influences dominantes qui l'ont fortement marqué.

D'abord celle de sa sœur Eugénie. Elle a veillé sur son berceau, elle lui a appris à marcher. Elle a ouvert son esprit, son imagination, son cœur. Elle vit en lui et il vit par elle. Un moment, il essaie de secouer le joug, de bouder à ses sermons pieux, de la dominer en prenant l'attitude de l'écrivain qui a un disciple; mais bientôt il abdique et il revient aux liens aimés. Il a besoin d'Eugénie. Il n'écrit que pour elle en somme et ses idées ne prennent substance et forme que lorsqu'il les exprime pour elle; ses sentiments même n'acquiescent le degré de densité qui les sauve de la mort que s'il les verse dans la sensibilité de sa sœur. Quand il fut marié, sa femme était jalouse de cette influence et on le comprend trop bien; Maurice s'était accoutumé à n'être compris que d'Eugénie. Et Eugénie le savait; elle craignit quelque temps de le voir loin d'elle et de sa foi; mais il lui revint pour mourir.

La Mennais! Maurice fut du groupe choisi de La Chesnaye. Sa vocation sacerdotale manquée lui laissait assez de nostalgie pour lui donner le goût d'un apostolat laïque, intellectuel, littéraire. Il se sentait encadré et soutenu; les exigences de la vie matérielle qui le blessaient ne l'atteignaient plus dans ce refuge; on voulait pour lui; il n'avait qu'à rêver et à penser. Et puis il

était séduit et emporté par la puissance d'un génie mystérieux, plus impressionnant de loin que de près, mais qui gardait dans l'intimité un prestige vainqueur. Si La Mennais n'avait pas abdiqué et renié lui-même son œuvre, Maurice de Guérin l'aurait suivi jusqu'au bout; non qu'il l'aimât et le comprit pleinement, il n'y eut jamais entre eux communication intime; mais il l'aurait suivi pour ne pas rester sur la route, seul, sans appui, sans idéal. Aussi quand La Mennais abandonna ses disciples et toute la génération qu'il portait dans les plis de son manteau, comme dit Sainve-Beube, Maurice fut parmi les plus désemparés.

L'abbé Decahors, méticuleux et consciencieux, ne s'est pas laissé entraîner à tracer de La Mennais un portrait brillant ou à explorer ses entreprises, ses échecs et ses chutes. Il a vu La Mennais avec les yeux de Maurice de Guérin et il l'a étudié en fonction de son héros. Aussi le solitaire de La Chesnaye, qu'un drame tourmenté, reste pour nous énigmatique et terne. Ses irrésolutions ont ce caractère nébuleux qui devait frapper Maurice. Tout devient obscur. Je cite ce texte en exemple :

« Le pape venait de condamner son système [de La Mennais]. Sa première défense, après ce coup imprévu, fut une distinction (en droit fondée) entre la foi et la politique, la doctrine magistrale et la doctrine princière du pape. Seule, la première est infaillible. Et s'il est difficile de distinguer en fait la parole du pape et la parole de Grégoire, il vient toujours une époque où ce discernement est opéré avec certitude par une sorte de bon sens et d'instinct général. Jusque-là, le devoir d'obéir et de croire reste en suspens, et l'on peut, s'enfermant dans la science ou dans la politique pure, se retirer de la lice par respect. »

Maurice de Guérin mit en suspens son devoir de croire. La révolte de La Mennais ébranla sa foi mais ne fit pas de lui un révolté. La Mennais, qui ouvrait cette ruine dans son âme, lui offrait par ailleurs des matériaux pour rebâtir. Il avait dilaté son esprit, jusque-là retenu dans un horizon étroit, aux limites du monde. Non seulement il lui avait fait lire les écrivains dont la pensée a quelque chose d'universel, mais par sa manière de parler et d'être il lui avait appris en quelque sorte l'étendue de l'humanité. Quoi qu'il touche désormais, philosophie, mythologie, nature, il ne se laissera pas « chamber » et il pourra tout rapporter à une interprétation générale de la vie. C'était un moyen de ne pas perdre entièrement la foi ou de la retrouver un jour.

Heureusement. Sans la secousse qui lui donna La Mennais, Byron aurait pu le perdre. Comme tous les romantiques, il absorba Byron et en fut intoxiqué un moment. On voit poindre dans son journal et dans ses lettres l'amertume, l'ironie, la révolte. C'est inattendu; cela fait dissonance. Mais c'est douloureux et vivace. C'est surtout à Byron — mais elle ne s'en doutait pas — que se heurta Eugénie. Et on l'aurait bien surprise si on lui avait dit que La Mennais, qu'elle considérait comme le mauvais ange de son frère, était ici son principal auxiliaire dans sa lutte contre Satan.

Maurice de Guérin se défendait d'appartenir à l'école romantique et nous pourrions dire en quoi sa prétention était fondée. Mais il était pleinement romantique, non seulement par son byronisme qui est déjà une marque non équivoque, mais encore par une série d'accidents et de caractères dont la convergence est singulière. Il est le romantique à l'état pur; non pas l'écrivain romantique, mais le héros romantique. On le croirait sorti d'un livre, personnage de rêve sur qui on a accumulé toutes les « notes » romantiques. Incapacité de vouloir, nous l'avons vu; de grands rêves, de grands désirs, la fuite devant l'action. S'il se dérobe c'est sans doute par impuissance, et c'est aussi par la conviction qu'il est inutile d'agir et que l'action est vaine. Comme il faut vivre cependant, on remplacera l'action par le rêve, par le sentiment, on s'isolera dans une sorte de torpeur pour savourer à plein chaque

mouvement intérieur. De là une extraordinaire mélancolie, une sorte d'atmosphère de brouillard qui enveloppe l'âme, ankylose ses organes et rend épuisant le moindre effort. Cet état psychologique est rattaché — comme une conséquence peut-être — à un état physiologique lamentable, à la tuberculose. Maurice de Guérin est poitrinaire et René ne l'était pas ! Il est plus René que René. Il a connu à vingt ans une passion malheureuse, plus tard une passion fatale et torturante, il a épousé une « Indienne » et il est mort à vingt-huit ans. C'est du romantisme concentré.

L'artiste cependant échappe aux formules et aux habitudes de l'école. La plupart des romantiques sont des lyriques exaspérés qui jettent en pâture à la foule tout ce qu'ils ont de vie intérieure et des descriptifs tumultueux qui courent après le pittoresque et veulent impressionner notre œil par des lignes et des couleurs accentuées. Maurice de Guérin lui aussi se raconte — mais pas à la foule : son journal, ses lettres, ses vers sont pour sa sœur, pour des amis. Quand il fait œuvre littéraire, au lieu d'extérioriser sa vie intérieure, il intériorise le monde extérieur. Peu sensible aux traits heurtés, aux couleurs violentes, il discerne dans les objets la quantité d'âme qu'ils contiennent ou suggèrent, de tout cela, il fait son miel, qu'il élabore à l'intérieur de lui-même. Pour traduire ses rêves, il a recours volontiers au symbole à cause de sa valeur spirituelle, et comme à une méthode d'élever la création matérielle à la dignité de l'esprit. Les mots qu'il emploie ne sont pas choisis pour leur valeur plastique ; on peut les trouver conventionnels et indécis ; mais il les a chargés de sentiment et il leur a communiqué sa vibration. C'est un art intime et pur ; il ne peut pas affronter le forum, il enchante la solitude. C'est du Vigny atténué et adouci.

Je songe surtout à ces deux poèmes en prose, *Le Centaure* et *La Bacchante*, dont Guérin ne parlait à personne, qui furent une révélation quand ils parurent après sa mort et qui, depuis, ont été oubliés ou mal compris. L'abbé Decahors en publie le texte critique, précédé d'une large introduction et accompagné de notes savantes. Tranchant des controverses que je n'ai pas à exposer ici, il fixe la date de composition des poèmes (1835-1836) et il en établit les sources. Il montre comment *Le Centaure* en particulier est une transposition de quelques-uns des incidents et de quelques-unes des émotions de la vie de Guérin : interprétation ingénieuse et parfois fragile, qui charme et qui fait sourire quand on nous apprend qu'il faut voir La Mennais dans le Centaure Chiron. L'abbé Decahors, humaniste averti, a découvert ce qui avait échappé à tant d'autres, les sources antiques des poèmes guériniens. Il s'est souvenu que Maurice, dans un de ces accès intermittents de volonté qui le secouaient parfois, avait résolu de préparer l'agrégation, et il a retrouvé les programmes de l'agrégation des Lettres et de l'agrégation de Grammaire des années 1834 et 1835. Voilà les textes anciens, d'Hésiode, d'Euripide, d'Ovide qui ont fourni Guérin de noms, d'allusions et d'images.

Les travaux de l'abbé Decahors sur Guérin ont beaucoup de force et de charme. Ils intéresseront vivement tous les lettrés. Ils feront la joie des guériniens. Les guériniens, au nombre de plusieurs centaines, peut-être de quelques milliers, sont répandus à travers le vaste monde, constituant une sorte de confrérie flottante, dont le centre aimanté est à Ancillac et au château de Cayla. Eugénie et Maurice sont pour eux tous des amis et plus que des amis, des êtres d'élection que l'on vénère en les aimant. Cela fait d'autant plus facilement une religion, que l'historien d'Eugénie et l'historien de Maurice sont des prêtres : l'abbé Barthès (aujourd'hui Mgr Barthès) et l'abbé Decahors. Et cette confrérie n'est pas près de s'éteindre ; elle durera autant qu'il y aura parmi nous, malgré la mécanisation du monde, des hommes épris de vie intérieure, d'art spiritualiste, de poésie pure.

J. CALVET,
professeur à l'Université Catholique de Paris.

Les « Fables » de La Fontaine⁽¹⁾

II

Impossible de parler de La Fontaine sans saluer en lui le *littérateur*, un des meilleurs du XVII^e siècle français, une des grandes vedettes du Panthéon universel. Inutile cependant, tant la chose fut faite, de signaler ses mérites exceptionnels, n'était que certains champs d'études sont si riches que les moissons les plus épuisantes laissent toujours de quoi glaner et favoriser le regain. (2)

Une remarque qui s'impose d'abord, c'est celle-ci : Si le seul La Fontaine réunit en lui trois personnages, l'homme, le moraliste et le poète, ces trois personnages se sont compénétrés solidement en un seul comme jamais en aucune personne humaine qui ait vécu et tenu la plume pour instruire et faire œuvre d'art. De telle sorte cependant qu'en cet inimitable Gros-Jean l'homme vaut moins que le moraliste et le moraliste moins que le poète. D'autre part non seulement le poète dépasse le moraliste et l'homme, mais il les englobe : La Fontaine vit en poète et il moralise en poète ; en d'autres mots, il est poète avant tout et après tout : c'est le poète qui explique l'homme et le moraliste ; c'est le poète qui est le coefficient de toutes les autres valeurs. Je ne parle que du moraliste des *Fables*. Les *Contes*, d'ailleurs, ont le bon esprit de ne pas prétendre moraliser.

En Bossuet aussi l'on trouve une parfaite compénétration de l'homme, du moraliste et de l'écrivain. Et cet écrivain est non seulement un orateur, mais aussi un grand poète. Bossuet, toutefois, ne s'explique pas tout entier comme artiste, mais cette fois comme moraliste. Il est avant tout docteur, théologien, prédicateur ; et il ne cherche jamais *ex professo* à faire œuvre d'art. Cela ne le met pas sans doute au-dessous de La Fontaine — le parallèle serait d'ailleurs bien difficile et bien forcé, beaucoup plus qu'entre La Fontaine et Fénelon — mais cela crée entre l'aigle de Meaux et l'auteur des *Fables* une profonde différence. Parce qu'en Bossuet le moraliste englobe l'homme et l'artiste, il vit sa doctrine avant tout ; c'est un saint évêque et ses intentions d'artiste sont subordonnées toutes à son devoir ou à son désir d'enseigner et de gouverner la conduite, la sienne ou celle des autres, tandis que La Fontaine est de part en part un poète.

Et tout d'abord comme homme il a des qualités et des défauts de poète. Je ne veux pas dire que le tempérament poétique soit conditionné par certains défauts, car on pourrait aussitôt me rétorquer que si la sainteté c'est la sérénité, un poète, grand amant lui aussi de sérénité, est prédisposé à être un saint. Et de fait, les mystiques sont un sublime amalgame de sainteté et de poésie : d'autant plus saints qu'ils sont poètes et d'autant plus poètes qu'ils sont plus saints. Mais chez l'homme de sainteté médiocre ou moyenne, le tempérament poétique s'accommode parfaitement de certains défauts. Ceux-ci sont l'exagération ou le hors-de-propos de ce qui fait l'artiste même et se ramènent ainsi à la prédominance du besoin de regarder et de contempler pour jouir de toutes choses comme d'un spectacle, de toutes les belles choses sans doute, mais aussi des autres et de celles où ne trouvent aucune beauté ni aucune ressource esthétique ceux qui ne sont pas nés poètes. C'est proprement le dilettantisme.

Pour La Fontaine, qui dans son beau poème *Psyché* se met en scène sous le nom de Polyphile, être et vivre c'est voir et peindre ; c'est non pas agir sur les hommes ou sur les choses, mais se transporter mentalement en elles, se les assimiler avec leur chatoyante variété, et nous les rendre revêtues du riche habit du rythme et des vers. Vivre c'est jouir de la contemplation de la nature et de la « transposition » dans cette même nature, du monde moral ; c'est sourire, avec la joyeuse humeur du bon cœur et du bon sens, à

(1) Voir la *Revue catholique* du 26 août 1932.

(2) Parmi les ouvrages récents, signalons *L'Art de La Fontaine dans les Fables*, par FERDINAND GOHIN, Paris, Garnier, 1929, petit in-8° de XII-304 pages. Très intéressant quant à l'analyse des procédés de style du fabuliste. Comme il arrive presque inmanquablement, certaines explications sont quelquefois un peu violentées et d'une subtilité trop ingénieuse.

tout ce que la nature peut offrir de spectacles, de tableaux ou de miniature; c'est nous donner

*Cette comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'Univers...* (1)

et dont les acteurs sont tout ce qui peut prendre un rôle dans l'imagination la plus ouverte : l'homme, les roseaux et les chênes, Phébus et Borée, les pots de terre et les cognées, les buissons et les canards...

*Je puis dire que tout me riait dans les cieux :
Pour moi, le monde entier était plein de délices.
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours.*

*J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout, il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique!* (2)

Pareille tournure d'esprit prédispose aisément à une certaine insouciance, à quelque amoralité et à une facile indulgence. Mais elle s'accommode aussi, et au mieux, des plus délicates et des plus généreuses qualités du cœur, toutes comprises en ce mot : le désintéressement. Rien d'étrange : un poète ou un esthète, c'est un spectateur désintéressé.

L'insouciance de La Fontaine est légendaire :

*Quand le moment viendra d'aller trouver les morts
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords* (3).

En cela le fablier se calomniait. Assez amoral longtemps pour ne pas voir dans ses *Contes* tout le mal qui y est, il finit par se rendre à l'avis de ses amis, dont le chanoine Maucroix et un vicaire de Saint-Sulpice. Il ouvrit les yeux et après avoir vécu sans soins, il mourut sinon avec de cuisants remords, au moins avec ce qui en naît comme des fleurs sur un rameau d'aubépine, avec de sincères repentirs. Sa vie privée avait fait bien large la part du culte de Vénus, mais cet homme si « volage en amour (4) » fut singulièrement fidèle en amitié. En cela, il est bien, en son privé, tout semblable à l'idéal que nous propose ses fables. De parti pris, semble-t-il, elles parlent fort peu de l'amour et — sauf quelques plaisanteries sur l'hyménée qui, par exemple, tient l'auberge de la Discorde — toujours du ton le plus juste, le plus poétique et parfois le plus touchant : Rappelez-vous les *Deux Pigeons* ! Mais surtout les fables exaltent vivement l'amitié, la reconnaissance, la droiture, le compassion pour les petits, l'indépendance à l'égard des grands, bref tout un ensemble de vertus aimables, de vertus de poète, dont on trouve la pratique constante dans le *curriculum vitae* même de Jean de La Fontaine.

Nous retrouvons l'ami fidèle dans celui qui nous dit :

*Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime* (5).

Quels accents émus et sincères le commensal reconnaissant de Fouquet et fidèle à son protecteur dans l'adversité, ne trouvait-il pas pour flétrir l'ingratitude ! Il y consacre plusieurs fables : *Le Cerf et la Vigne*, *Le Villageois et le Serpent*, *La Forêt et le Bûcheron*, où il s'écrie :

*Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux outrages
Soient exposés à ses outrages,
Qui ne se plaindraient là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.*

C'est l'homme droit qui se réjouit que « le trompeur soit trompé »

*La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur* (1).

Oui, La Fontaine a vécu en poète. Notre Jean est le premier disciple ou plutôt le premier modèle de cette moralité, incomplète peut-être mais déjà élevée, qu'il a mise en relief dans ses fables : certains défauts de poète dont les fables se taisent plutôt et qu'elles ne prônent jamais, mais surtout bien des qualités de poète sur lesquelles elles insistent le plus volontiers.

* * *

Mais si nous disions plus haut que La Fontaine moralise en poète, ce n'est pas seulement parce que la morale des fables s'attache souvent à prôner ces qualités qui trouvent chez les vrais poètes, et tout spécialement chez le Bonhomme, le champ le plus vaste, les sucres les plus nutritifs et le climat le plus approprié. C'est pour une raison plus juste et plus intrinsèque : La Fontaine moralise en poète parce qu'il prétend précisément plutôt nous donner des spectacles que des leçons. Spectacles fictifs sans doute mais vrais ; leçons indirectes peut-être mais d'autant plus pénitantes.

Il n'est pas étranger à ce chapitre de relever en passant que certaines fables prétendent aussi — et tout naturellement — nous enseigner des vérités purement théoriques, et constituent d'excellentes leçons de philosophie. Nous renvoyons le lecteur surtout au délicieux *Discours à Mme de la Sablière* qui ouvre le livre X — à compléter par la fable *Les Souris et le Chat-huant* (XI, 9.)

Nous le renvoyons aussi, car on ne peut tout citer, à *Un Animal dans la lune* (2), qui nous explique très élégamment la théorie de la véricité des sensations.

À titre d'exemple, voici un passage bien caractéristique, dont il est inutile de signaler la double mérite : l'exactitude et la clarté de la pensée, le charme poétique de l'expression :

*Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaignent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité
Et parmi nous la Providence ?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort :
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles,
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans le bien, de plaisirs incapables ?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leurs cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ? (3).*

* * *

(1) *Le Bûcheron et Mercure*, V, 1.

(2) *Psyché*.

(3) *Le Songe d'un habitant du Mogol*, XI, 4.

(4) *Discours à Mme de la Sablière* parmi les *Poésies diverses*.

(5) *Les Deux Amis*, VIII, 11.

(1) *Le Rat et la Grenouille*, IV, 11.

(2) VII, 18.

(3) *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, II, 13. Cf. *L'Horoscope*, VIII, 16.

En général, la leçon à tirer des fables est plutôt pratique et non théorique. Elles nous montrent le monde, pour que nous le jugions et que nous nous conduisions en conséquence. Mais avant tout elles montrent le monde de la nature pour faire voir le monde des âmes. Ce ne sont pas des sermons agrémentés de poésie, mais des poésies qui instruisent. Ces tableaux d'abord sont vrais; ils sont en outre tendancieux, ils ont une portée. S'ils n'étaient pas vrais au fond, ils ne seraient ni poétiques ni tendancieux : ils feraient protester et porteraient à faux. Et s'ils n'étaient pas tendancieux, ils seraient moins poétiques car ils manqueraient de relief et surtout d'au-delà.

En Florian aussi on trouve un poète qui est moraliste, mais moraliste avant d'être poète. Au lieu de commencer par voir une scène pour en tirer une leçon, il se propose une leçon à donner et ensuite il y accommode une scène. Par la nature même de ce procédé, il devait inévitablement être inférieur à La Fontaine : c'est avant tout un sentimental.

La récente biographie de Godefroid Kurth, par F. Neuray, nous apprend que, dans ses années de collège, « La Fontaine agace et révolte le jeune Godefroid. L'injustice y est trop souvent impunie. Pourquoi le loup n'est-il pas étranglé par un honnête chien avant d'avoir pu emporter ou manger l'agneau?... Tout se passe mieux et plus honnêtement dans les fables de Florian où les bêtes se chrissent, où les loups sont dupés et rossés... » (p. 25). Cette préférence partait d'un bon naturel, mais où se passent les mièvres fables de Florian, fades gouaches XVIII^e siècle à la décoction de caramel? C'est en Chine peut-être, et même avant le temps de Confucius, qu'on trouve ces ridicules frères siamois de la bienfaisance : l'aveugle et le paralytique. Sentez-vous combien le tableau est irréel et absurde? Si vous étiez paralytique vous ne voudriez pas, pour rien au monde, voyager à dos d'aveugle, en grand péril de tomber au premier pas, malgré vos cris et vos indications étranglées et faussées par l'angoisse. Et si vous étiez aveugle votre premier besoin serait de garder les mains libres pour pouvoir les étendre, palper et pressentir. Rendez-moi, dirait le paralytique, mon fauteuil à roulettes et mon « honnête chien ». Et quant à l'aveugle, qu'il s'adresse à un autre « honnête chien »! Il y en a une meute dans la ménagerie de La Fontaine, sinon d'honnêtes loups. Et ceux-ci à l'occasion, tout comme les autres méchantes bêtes, sont, tant qu'on veut, dupés et rossés... selon le vœu des âmes justes. Quant à l'excellent Godefroid Kurth, il ne voit pas que, précisément, il y a dans le paysage, à côté du loup et de l'agneau, un honnête chien qui tue et punit le loup : c'est La Fontaine en personne qui, d'un caillou bien asséné par sa vigoureuse fronde de fable, le marque d'infamie. Or s'il avait montré que les loups, grâce aux chiens espérés, ne réussissent pas à manger les agneaux qui s'écartent pour boire, il aurait peut-être donné une leçon — et combien contestable! — aux loups, auxquels d'ailleurs il ne s'intéresse pas, mais il aurait certes faussé l'esprit des agneaux auxquels il s'adressait et s'intéressait autant que Florian et Kurth, et leur aurait, pour leur plus grand dam, enseigné l'imprudence (1). La belle avance! Autant que Florian aussi, il veut qu'on s'entraide mais il appuie ce conseil non pas de l'absurde apologue de *L'Aveugle et le Paralytique*, mais de deux pètarades bien vécues : *Le Cheval et l'Ane* (VI, 16) et *L'Ane et le Chien* (VIII, 17). Bref, en Florian il y a un poète qui sermonne, mais dans les *Fables* de La Fontaine il y a la poésie même qui moralise : elles font voir ce qui est, réprouver ce qui ne devrait pas être et enseigner ce qui peut être : que les agneaux se gardent des loups! Aux poètes qui moralisent je préfère la poésie qui instruit.

* * *

Mais qu'est-ce que la POÉSIE, ce séduisant tableau de la beauté des choses, moitié sourire et moitié larme, grave et serein tout à la fois, véritable Joconde éternellement énigmatique? Voici comment répond un poète, A. de Musset, le plus La Fontaine des poètes du XIX^e siècle et peut-être le plus sympathique :

*Chasser tout souvenir et fixer la pensée;
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Eterniser peut-être un rêve d'un instant;*

(1) Au temps de Florian (1755-1794) que de moutons humains, que de bergers et de bergères bêlaient en l'honneur de Rousseau et de Watteau, tandis que les loups préparaient la Révolution et la Terreur. La mièvrerie sentimentale et l'âpre révolte sont sœurs de lait.

*Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie,
Ecouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion.
Voilà son bien, sa vie et son ambition.*

On ne pourrait mieux faire sentir ce qu'est la poésie sans la définir. Il me semble que si j'osais, en sèche prose, en risquer une définition, je dirais :

La poésie c'est la compénétration du lointain et du sensible au regard de la contemplation esthétique.

Il n'y a de poésie ni là où il y a trop de lointain, ni là où il y a trop de sensible. Il revient au même de dire : là où il y a trop peu ensemble de l'un et de l'autre.

Dans toute poésie, il y a deux choses mais unies : une vision et une évocation, un premier plan et un arrière-plan, un spectacle immédiat et une perspective, un texte et du filigrane... Toute poésie est suggestive de ce qu'elle ne dit pas et transforme ce qu'elle montre en un symbole significatif qui émeut l'âme tout entière. En ce sens, oh oui! elle peut

*D'un sourire, d'un mot, d'une soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis plein de crainte et de charme;
Faire une perle d'une larme...*

et faire une perle même de toutes les moindres choses. La poésie doit, à propos d'objets vus ou facilement imaginés, donner des intuitions complémentaires en hauteur, en largeur ou en profondeur, de préférence dans les trois dimensions. La suprême valeur de la poésie tient à l'intensité *solidaire* des plaisirs de voir, de sentir et de penser, c'est-à-dire à ce qu'ils s'embrassent d'autant plus intimement qu'ils s'intensifient chacun davantage pour leur propre compte et qu'ils se compénétrent d'autant plus qu'ils sont plus forts, tandis qu'ils se fortifient chacun à épouser la force des autres. Si la poésie est l'au-delà, elle suppose l'en-deçà.

De là trois conclusions qui plaident toutes trois pour l'excellence poétique de notre fabuliste :

1^o Quelque sujet que traite un poète, une certaine dose de réalisme n'est pas une concession à la médiocrité de l'intelligence humaine, comme s'il n'y avait de grande poésie que là où il y a un envol éperdu et fou vers des régions tellement supérieures qu'elles ne nous porteraient plus et où nous mourrions de vertige, d'asphyxie et de froid. Loin de là! Le réel est nécessaire à la poésie, comme la sensation à la pensée, puisque sans pensée il n'y a pas de poésie : il n'y aurait que du rêve, de l'hallucination ou du délire en vers... et contre tous.

Les expéditions dans la stratosphère étant à l'ordre du jour, on peut en tirer une comparaison pour conclure en général que rien ne s'élève qui ne s'appuie et que le vide ne mène à rien. Là où il n'y aurait plus d'atmosphère qui réprime les ballons, il n'y aurait rien qui les élève. Ainsi en est-il pour ces deux au-delà de la science qu'on appelle *métaphysique* et *poésie*. Pour le poète, le sensible et le réel ne sont pas un obstacle, mais une condition. A vouloir s'en passer il voudrait sortir de sa propre condition, comme un poisson qui voudrait sortir de l'eau pour s'élever encore. Ce que pour les purs esprits sont la science, la métaphysique et la poésie ne nous regarde pas, qui ne sommes pas des anges. Pour nous, il faut que tout *verbe se fasse chair* et que la poésie soit à base de réalisme, dût même la poésie dans son élan sembler dédaigner le réalisme dont elle en vit, comme le sauteur repousse le tremplin, qui le lance par cela même. Kant comprenait bien cette condition de tout élan de l'esprit vers l'au-delà : « Lorsque, dans son libre vol, la colombe légère fend l'air dont elle sent la résistance, elle pourrait s'imaginer réussir bien mieux encore dans le vide; et c'est ainsi que Platon quitta le monde sensible, parce qu'il oppose à l'entendement trop d'obstacles divers, et se risqua au delà, sur les ailes des Idées, dans le vide de l'entendement pur. Il ne remarqua pas que ses efforts ne lui faisaient point gagner de chemin, car il n'eut point, pour ainsi dire, d'endroit où se poser et de support sur lequel il pût se fixer et appliquer ses forces pour mouvoir son entendement » (1).

Ce qui est vrai de la métaphysique est vrai de la poésie, et

(1) KANT, *Critique de la Raison pure*, Introduction, III

même de la fameuse *poésie pure* sans doute, quand on aura bien dit ce qu'elle est. Le réel en poésie, comme en métaphysique, comme en mystique, soutient ce qui le dépasse; il n'est pas une tare, mais un ingrédient, un secours. Il faut le poids d'une queue à un cerf-volant pour qu'il puisse planer, comme il faut des semelles de plomb au plongeur pour qu'il puisse sonder l'océan. De fait, tous les grands poèmes sont à base de réalisme et à sommet d'idéalisme. A l'inverse de la statue de Nabuchodonosor, ils ne compromettent pas la tête d'or par la fragilité des pieds d'argile: ils ont le pied solide, la tête haute, le regard ferme, le cœur ému. En ce sens le poète sera toujours celui de qui la tête au ciel serait voisine et les pieds toucheraient à l'empire des morts.

2° Il y a pour tous les sujets que l'on traite, fût-on un génie, un point d'arrêt ou de saturation quant à l'intensité de poésie que l'on prétendrait en tirer. Il y a des sujets qui ne sont pas un matériau favorable, mais réfractaires à toute poésie. Les uns sont trop hauts, trop grands et trop beaux en soi: à moins qu'on ne les rapetisse, ils n'ont pas assez de contact avec ce qui nous touche, avec ce que nous voyons et palpions. Ou bien donc ils se concrétisent trop et se dénaturent, ou bien ils se volatilisent, et nous ne les saisissons plus. Les autres, ce sont les sujets mesquins et plats, parce qu'ils ont ou qu'ils gardent trop de contact avec le sensible, pour nous permettre, comme disait Musset, de

Chasser tout souvenir et fixer la pensée

c'est-à-dire de nous dégager du terre-à-terre pour devenir un peu visionnaires.

3° Par conséquent, il est plus avantageux et de gonfler et de faire lever un petit sujet pour le rendre significatif et évocatif d'un certain au-delà lointain, que de ramener un « grand » sujet, qui en soi nous dépasse, à la mesure de notre façon agréablement harmonieuse de voir, de sentir et de penser. Quel fiasco, par exemple, que la description du ciel et de l'enfer dans *les Martyrs* de Chateaubriand! Et qu'on ne m'oppose pas Dante! D'abord Dante est un génie, et ensuite son poème est plutôt didactique. Généralement donc, plutôt que de réduire un sujet transcendant, mieux vaut grandir un petit sujet. Sauf qu'on court le danger de la boursoufflure et de l'enflure, de la phrase et de l'emphase: Rappelez-vous Victor Hugo qui en a pour quatre pages à propos d'un âne qui n'a pas écrasé un crapaud! Quant aux artistes médiocres, quelle ressource ne cherchent-ils point dans les sujets qui ne sont pas médiocres: Attila, Charlemagne, Jeanne d'Arc, Napoléon et Childebrand. Demandez-leur un peu, pour voir, de ne raconter qu'une histoire de lapins. Ah! non, ce serait trop demander: ils seraient trop vite au bout de leur... latin. Mais en voici, du latin: « *Minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat* », dit Martial. Il compte (l'artiste médiocre) sur la matière qu'il exploite pour se dispenser d'avoir lui-même du génie. Et voici comment Montaigne (*Essais*, X, 10) commente finement cette épigramme: « Les poètes médiocres et asthmatiques ont besoin de secours étrangers; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont pas assez forts sur leur jambes. » Et j'ajouterais volontiers: Ils voyagent à chameau dans le désert comme des pachas bouffis à travers le Sahara, sans compagnons, sans rencontres, et sans étoile, vers des mirages!

Mais La Fontaine! Jamais grandiloquent, parfois magnifique, il semble s'être appliqué surtout à épuiser tout le rendement esthétique des scènes les plus gracieuses et les plus simples, sans les outrer. Et en cela il n'y a pas seulement de la virtuosité puérile mais de l'art, du grand art et du meilleur. Il y a l'art d'exploiter un sujet sans tricher, je veux dire sans en tirer ce qu'en somme il y aurait fourré, comme dans les feuilles de Glozel (1); l'art de faire rendre à une scène tout ce qu'elle contient et d'y trouver de quoi nourrir l'esprit d'aperçus intéressants, de lui ouvrir des perspectives neuves et de l'amener sans secousses devant des spectacles d'arrière-plan. C'est bien l'art même de la poésie: amalgamer au mieux le lointain et le sensible dans le champ d'un unique regard. Rares seront ceux qui comme le Dante partent des conceptions les plus hautes de la philosophie de la théologie et de l'histoire, pour les étreindre dans des cadres sensibles qu'elles ne font pas éclater. Il y a une difficulté aussi grande peut-être et un mérite du même genre, quoique moins apparent sous ses

(1) Je ne dirai pas que Bourget soit un « tricheur », mais le plus souvent il démonte ce qu'il a d'abord construit lui-même, et ne révèle que le second acte de son jeu.

allures modestes, à faire l'inverse, c'est-à-dire à partir de ce qu'on voit autour de soi dans la nature, pour faire tenir dans ces tableaux tout ce qu'ils peuvent signifier sans s'effacer eux-mêmes et sans s'évanouir comme une entrée en matière provisoire. Bref, La Fontaine a réuni comme personne et avec plus de succès que le Dante (sans que cela le mette au-dessus du génial Alighieri) à faire voir et à faire comprendre tout ensemble, et même à faire penser longtemps et en tous sens ce qu'on a vu et compris.

Le plaisir de voir provient dans les *Fables*, avant tout du plus délicat réalisme, de la vérité des tableaux ou des scènes, de leur vivacité, de leur variété. Et le plaisir de comprendre tient à la transparence de ces tableaux ou de ces scènes sur la comédie humaine, à la finesse des remarques psychologiques, à leur justesse en soi et à la justesse de leur rapport avec le tableau ou avec les scènes qui les ont suggérées.

* * *

Ce qui importe surtout à la beauté de l'art, c'est le relief sans lequel il n'y a que platitude. Or La Fontaine excelle à mettre en relief parce qu'il a un souci prédominant (poussé à l'excès peut-être dans ses premières fables), celui de la sobriété; et parce qu'il se garde également de deux défauts opposés: l'exagération et le prosaïsme. Au lieu d'exagérer, il souligne et grave à l'eau-forte; et là où un autre serait prosaïquement plat, il trouve le secret d'être aimablement simple. Voulez-vous un exemple remarquable de concision judicieuse? Lisez, à tête reposée, la fable intitulée *La Chauve-souris et les deux Belettes* (II, 5) et analysez, selon les préceptes de la rhétorique, le discours de la chauve-souris. Voici votre analyse:

Exorde: *Pardonnez-moi, dit la pauvrete;*

Proposition: *Ce n'est pas ma profession* (d'être souris).

Répétition vigoureuse, protestation: *Moi, souris!*

Confirmation: 1° Un argument négatif, qui diminue le crédit de l'adversaire: *Voilà qui est bien étrange!* faut-il qu'on soit méchant pour calomnier avec tant d'effronterie:

Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

2° Un serment: *Grâce à l'auteur de l'Univers,*

3° Un argument positif, irréfutable; la preuve décisive et intuitive, savamment préparée:

Je suis oiseau; voyez mes ailes.

Péroraison: *Vive la gent qui fend les airs!*

Conclusion pratique: Les gestes mêmes qui illustrent le discours, en préparent et assurent le succès: la chauve-souris n'a montré ses ailes que pour s'en servir et... enfile la venelle.

Vraiment, ce petit discours, qui ne doit rien au style-sirop et qui n'est ni maigre, ni pléthorique, ni filandreux, est un véritable chef-d'œuvre en six vers, sans avoir l'air de rien. Et notez avec quelle finesse le fabuliste signale à quoi le discours dut son succès:

Sa raison [non pas la raison] plut et sembla bonne.

Multipliez de pareilles analyses et vous multipliez vos trouvailles et vos plaisirs.

Voulez-vous par exemple une petite comédie complète, non pas en trois actes ou trois tableaux, mais en vingt et un vers, comprenant un tableau bien brossé, un monologue très fourni et un dénouement aussi rapide que dramatique? Lisez la jolie fable: *Le Rat et l'Éléphant* (1):

*Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens*

*Fussent touchés de voir cette pesante masse:
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.*

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
 Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
 Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
 D'un grain moins que les éléphants.
 Il en aurait dit davantage;
 Mais le chat, sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Voilà, entre cent, un tableau d'ensemble, une scène entière. Mais intercalés dans les fables, comme ces pierres précieuses qu'on cousait au XVII^e siècle dans les robes des dames, que de tableaux subsidiaires légèrement croqués d'un coup sûr!

Il suffit d'un nom ou d'un surnom, d'une épithète : la gent trotte-menu, Grippe-minaud le bon apôtre, notre maître Mitis, demoiselle Belette au corps long et fluet, etc. Il suffit d'un vers ou de deux :

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou (1).

Comme on le voit! Comme on sent bien qu'il mange à longues dents — si l'on peut dire, qu'il se dresse, se hausse et se rengorge en homme de bonne maison! Admirez ailleurs cet âne qui

S'en allait par pays, accompagné du chien
 Gravement, sans songer à rien (2).

Ce dernier vers bref, formé tout malicieusement d'un simple rapprochement, comme il nous fait bien sentir cette espèce de gravité qui n'est que la majesté de la bêtise! Voilà, avec certaines autres, une majesté dont peut bien se passer La Fontaine! Ce n'est pas lui qui s'en irait par pays sans songer à rien, tout gravement, et sans rien dire! Observer la nature; en écrivant, surveiller sa propre exubérance; la réprimer sans la déprimer — au contraire; moucher sa plume pour la tailler; mettre dans les diverses représentations du monde le plus de vérité possible, et cependant marquer profondément ses tableaux de son empreinte personnelle et de son cachet à soi; amalgamer ainsi jusqu'à décourager l'analyse, le naturel et l'art : c'est en cela que consiste le mérite inégalé de La Fontaine :

« La Fontaine a par excellence ce génie qui fait le poète, l'équilibre de deux puissances rarement unies, celle de se livrer et celle de se contenir, de recevoir toute vive l'empreinte des objets, mais en même temps de la gouverner par une réaction énérgique de l'esprit, jusqu'à les marquer très vivement de son empreinte à soi. Ce don a été prodigué à La Fontaine, mais son mérite suprême et par où il s'égalé aux plus grands, c'est d'allier dans une harmonie parfaite les deux éléments qui font ce don même, la mobilité souple qui tient l'âme ouverte aux impressions, la force lumineuse qui choisit, coordonne et mène au but (3). »

* * *

« Qui mène au but », dit l'excellent critique qu'est le P. Longhaye. Non jamais La Fontaine ne perd de vue ce qu'il veut faire saisir. Il a du relief (on l'a vu) dû à la sobriété, à la rapidité du récit ou du discours, au mépris de ce qui encombre, embarrasse ou encrasse; et il a le trait. Mais jamais la recherche du trait ne l'engage à débonder sa verve ni à sacrifier à l'esprit sans à-propos, ni à faire rebondir des perles qui auraient rompu leur fil. A côté du relief il faut donc tout autant noter dans les *Fables* de La Fontaine la convergence de toutes les touches, de tous les mots, de tous les accents et même des sous-entendus. Les tableaux sont coordonnés d'après un centre unique de perspective. Lisez par exemple la très belle fable, trop peu connue me semble-t-il, intitulée *La Ligue des rats* (4); savourez le pittoresque de la mobilisation des

(1) *Le Héron*, VII, 4.

(2) *L'Âne et le Chien*, VIII, 17.

(3) R. LONGHAYE, *Histoire de la Littérature française au XVII^e siècle*, p. 171.

(4)

Une souris craignait un chat
 Qui dès longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître rat,
 Dont la rateuse seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat ni chatte,
 Ni coup de dent, ni coup de patte.
 Dame souris, lui dit ce fanfaron,

Rodilards de la garde civique; remarquez surtout ce vers :

Chacun mit dans son sac un morceau de fromage.

Ah! nous comprenons cette fois. Les voilà, ces fiers soldats qui semblent courageusement triompher des plus tendres affections du cœur et des larmes de leurs rates. Ne nous y trompons pas, ils ont plus d'égards pour les réclamations de leur estomac, et ne tâchent pas à refouler ses appels. Ah! que ce fromage complète bien le tableau des gloutons, « faisant aux frais de l'hôte une entière bombance », et de leur chef « dont la rateuse seigneurie s'était logée en bonne hôtellerie »! Non, ce ne sont point des héros : ils aiment la bonne vie et la bonne chère, leur danger seul les préoccupe, les calamités du peuple souris ne comptent que comme menace à leur propre aisance : « Ce chat, le plus diable des chats, s'il manque desouris, voudra manger des rats »! Voilà l'argument qui porte. Il ne sont point toutefois tellement plongés dans la matière qu'ils ne tiennent, leur général surtout, à un certain décorum. Mais quel décorum! Fait de suffisance et de jactance devant les petits et qui ne se soutient plus devant les pairs : « Il arrive les sens troublés et tous les poumons essoufflés ». S'ils doivent reculer devant le danger, ce n'est point toutefois par pure timidité, mais par un élan factice et sans effet. Ils voudraient bien que la vaillance les relève : tant que le péril est loin, ils ont le verbe haut et familier à la fois, « chacun promet enfin de risquer le paquet ». Mais l'esprit pratique que me révèlent des relents de camembert m'annonce que je n'ai point affaire à des chevaliers. Ils avancent à grands pas jusqu'au premier grondement de l'ennemi. L'héroïsme est satisfait, à la prudence à se faire entendre, « chaque rat rentre dans son trou », et s'y blottit et s'y tient coi, « car si quelqu'un en sort, gare encore le matou » et... Caporetto!

Ce tableau est-il vivant, est-il complet? Est-il convergent? Le but de La Fontaine est-il atteint? A-t-il réussi à nous dépendre, et en même temps à les marquer d'une réelle flétrissure, la fanfaronnade et la couardise de l'homme de bonne chère? J'en laisse juger le lecteur, et s'il veut bien juger d'après le plus grand nombre de pièces, il trouvera sans doute que le fabuliste est un miniaturiste de génie et même un génie en miniature.

Certes, toutes les fables de La Fontaine ne se valent pas; mais il n'en est pas de médiocres (1) et les chefs-d'œuvre ne se comptent pas. Aussi nous dispensons-nous d'en citer davantage, pour passer d'emblée à la dernière.

Ma foi! quoi que je fasse,
 Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,
 Le lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La souris fait une humble révérence;
 Et le rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
 Il arrive, les sens troublés,
 Et tous les poumons essoufflés
 Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats, parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
 Car Raminagrobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats.
 Chacun dit : Il est vrai, sus! sus! courons aux armes!
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
 Chacun se met en équipage;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils allaient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le chat, plus fin qu'eux,
 Tenait déjà la souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne amie :
 Mais le chat, qui n'en dormait pas,
 Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
 A ce bruit, nos très prudents rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 Une retraite fortunée.
 Chaque rat rentre dans son trou :
 Et si quelqu'un en sort, gare encore le matou.

(XII, 26.)

(1) Si, cependant : *Les deux Perroquets, le Roi et son Fils*, (X, 12). Cette fable n'est pas digne du recueil où on la trouve; mais c'est la seule. *Le Singe*, (XII, 19), n'a heureusement que quatorze vers; c'est une assez pauvre épigramme.

La première (de l'année 1668), tout le monde la connaît : c'est *La Cigale et la Fourmi*. Elle nous apprend qu'il faut n'être ni la cigale qui chante trop, ni la fourmi qui ne chante pas assez : excès de poésie en regard d'un excès de prose! Et la dernière (de l'année 1694) c'est *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*. Il est piquant de relever qu'elle est un emprunt à *La Vie des Saints*, une légende hagiographique en vers (1). Elle n'est une apologie ni de l'homme pratique, ni du dilettante; elle recommande la vie méditative, au cœur de la nature et en présence de soi-même, comme la vie la meilleure et la plus féconde. Devenu vieux, La Fontaine s'est-il fait ermite? Tout au moins, il ne se serait pas fait hypocrite : les ermitages, cachés dans les forêts, baignés et égayés par les ruisseaux jaseurs, ne l'auraient pas autant changé qu'il peut paraître à première vue (2). Car n'avait-il pas toujours, artiste dans l'âme, vécu en marge de toute organisation sociale, pour se donner le recul qui permet le mieux de voir, si l'on est peu soucieux d'avoir? Quoi qu'il en soit, lisez cette fable, trop peu connue me semble-t-il, mais trop longue pour être retranscrite ici. Insérant un apologue dans une fiction et peut-être dans un événement réel, comme autrefois on farcisait un dindon avec une perdrix ou une oie avec un pigeon, La Fontaine oppose à deux « saints », à l'hospitalier et à l'arbitre bénévoles, un troisième saint, non moins jaloux de son salut, et c'est le Solitaire. Il le met en scène à côté d'une source au fond des bois, tâchant à se connaître non point pour en mourir de vanité et d'autocomplaisance comme Narcisse, mais pour se sanctifier, comme une pucelle se mire dans l'eau pour s'attifer. Ce n'est pas moi qui inverse ce mot *se sanctifier* par fidélité au style-curé; le mot est bien du fabuliste qui, en son chant du cygne, exalte la valeur du recueillement comme inspirateur des sages et salutaires pensées. A ce recueillement, il donne comme cadre les belles frondaisons; comme objet, l'examen de conscience; et comme but, la perfection, en chacun de nous, de sa nature intime et personnelle. Un peu plus, il dirait : L'union et la ressemblance avec l'Auteur divin de la nature, voilà le but de votre vie! Or il connaît la hauteur de cet enseignement et la valeur de cette morale :

*Cette leçon (dit-il) sera la fin de ces ouvrages;
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir?*

Et moi aussi comment saurais-je mieux finir qu'en signalant combien cette belle fable résume excellemment tout ce que nous savons de l'homme, du moraliste et de l'écrivain qui est, d'un seul mot, le Poète appelé La Fontaine. Comme il a bien mérité ce beau nom, gros de charmants présages, disais-je au début : aimable fontaine, nappe d'eau fraîche et claire où la nature et le ciel se reflètent pour que le monde et les caractères nous apprennent, par leur propre image transposée et renversée, à faire deux choses du même coup : bien jouir et se corriger. Or voilà qu'à la fin de cette causerie, le pouce sur la dernière fable, nous trouvons quoi? Notre séduisant fabuliste lui-même, dans le personnage qui, à l'écart, écoute ce que chantent les sources et contemple tout ce qu'elles montrent, pour y trouver de la joie : comme amant de la nature et en homme; comme spectateur averti de la nature et en poète; enfin comme disciple de la nature en moraliste et en candidat à la plus sainte sérénité.

(1) La Fontaine a trouvé le sujet de cette fable dans *Les Pères au désert*, d'ARNAULD D'ANDILLY, le fameux janséniste. Mais celui-là même l'avait trouvé (*Légende de saint Arsène*) dans la *Légende dorée* qui, elle, s'inspire de la réalité historique la plus pure... ou à peu près.

(2) Remarquez que quinze ans plus tôt, quand il croyait ne plus devoir publier de *Fables*, à savoir au cours du livre XI, (fable 4, *Le Songe d'un habitant du Mogol*), il prophétisait déjà éloquemment la solitude :

*Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!*

*Que si je ne suis né pour de si grands projets
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!*

*Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.*

Ah! la bonne école, quand on est grand, que l'école buissonnière avecque comme précepteur l'ancien Maître des Eaux et Forêts, Messire Jean de La Fontaine!

C. SENTROUL.

L'expansion de l'univers⁽¹⁾

La pesanteur et la gravitation

Lâchez un objet que vous tenez en main, secouez un arbre pour en détacher les fruits, l'objet ou les fruits tombent sur le sol; on convient de dire qu'ils ont subi l'action d'une force, la pesanteur, qui les attire vers le centre de la terre. Tirez, de même, avec un fusil braqué verticalement, la balle monte à une altitude fonction de sa vitesse initiale, mais finit par retomber; tenez le fusil obliquement, la balle, après s'être élevée, subira encore le même sort.

Lorsque la chute est verticale et considérée indépendamment de toute action autre que celle de la pesanteur (*chute libre dans le vide*), la loi du mouvement est d'une grande simplicité et les problèmes qui en traitent sont familiers à nos élèves d'humanité; un corps qui tombe en chute libre parcourt 4 m. 90 pendant la première seconde de chute et 9 m. 80 (2) de plus à chaque seconde suivante : son mouvement est varié, mais l'accélération ou l'augmentation de vitesse par unité de temps (la seconde, par exemple) est constante, le mouvement est uniformément accéléré.

Et, s'il est vrai de dire que la chute d'un projectile est d'autant plus retardée que sa vitesse initiale est grande, conçoit-on que l'on puisse animer ce projectile d'une vitesse suffisante pour le soustraire à l'action de la pesanteur et l'empêcher ainsi de retomber jamais? Certes, et si les hommes futurs, fervents certains de l'*astronautique*, ce néologisme qui sert à désigner la science de la navigation interaérospatiale, veulent réaliser pleinement le rêve légendaire d'Icare, ils auront à résoudre le problème de préparer un explosif — le mot n'est pas trop fort — qui, imprimant à leur véhicule une vitesse initiale suffisante, leur permettra de vaincre la résistance centripète du champ d'attraction terrestre.

La pesanteur agit donc comme une force qui attire les corps vers un centre d'attraction qui n'est autre que celui de la terre. C'est elle qui nous rive au sol au même titre que nos semblables des antipodes qu'aucune force ne sollicite pour une chute dans un vide imaginaire; c'est elle encore qui impose une portée maximum au saut de l'athlète. Mais elle n'est qu'une manifestation particulière d'un phénomène plus général, la gravitation, dont la loi universelle régit les profondeurs les plus lointaines de l'univers observé. Cette loi, il était réservé au génial Isaac Newton de l'énoncer le premier, en 1686, dans ses immortels *Principia* que Lagrange n'a pas craint d'appeler la plus haute production de l'esprit humain.

La découverte de la loi de la gravitation universelle

Au fait, Newton n'était pas le premier qui eût pensé à la gravitation; d'autres avaient, avant lui, effleuré le sujet, tels Copernic et Képler, pour ne citer que les plus illustres, sinon les plus importants. Un peu après 1650, la découverte est bien près de se faire, l'idée est dans l'air; plusieurs savants en traitent, tels les Anglais Hooke et Halley. Ce fut l'insuccès de ce dernier qui l'amena à

(1) Voir la *Revue catholique* du 24 juin.

(2) Ce nombre 9,80 est la valeur moyenne d'une grandeur variable avec la latitude; elle décroît à mesure que la latitude augmente.

consulter Newton; en possession de la solution du problème, Newton la fournit et, sur les instances de Halley, la publia.

Les circonstances de la découverte de Newton sont entourées de légende. On sait que Voltaire, qui professa pour les idées du savant anglais un vif enthousiasme, les présenta lui-même au grand public sous le titre *Eléments de philosophie de Newton*. « Un jour, écrit-il, en l'année 1666, Newton, retiré à la campagne, et voyant tomber des fruits d'un arbre, à ce que m'a conté sa nièce (M^{me} Conduit), se laissa aller à une méditation profonde sur la cause qui entraîne ainsi tous les corps dans une ligne qui, si elle était prolongée, passerait à peu près par le centre de la terre. »

Et il ajoute en note : « Un étranger demandait un jour à Newton comment il avait découvert les lois du système du monde : « En y pensant sans cesse » répondit-il. C'est le secret de toutes les grandes découvertes : le génie dans les sciences ne dépend que de l'intensité et de la durée de l'attention dont la tête d'un homme est susceptible. » « Quelle est, se demandait-il (Newton) à lui-même (toujours d'après le récit de Voltaire), cette force qui ne peut venir de tous ces tourbillons imaginaires (1) démontrés si faux? Elle agit sur tous les corps à proportion de leurs masses, et non de leurs surfaces; elle agirait sur le fruit qui vient de tomber de cet arbre, fût-il élevé de 3,000 toises, fût-il élevé de 10,000. Si cela est, cette force doit agir de l'endroit où est le globe de la terre jusqu'au centre de la terre; s'il est ainsi, ce pouvoir, quel qu'il soit, peut donc être le même que celui qui fait tendre les planètes vers le soleil, et que celui qui fait graviter les satellites de Jupiter sur Jupiter. Or il est démontré, par toutes les inductions tirées des lois de Képler, que toutes ces planètes secondaires (2) pèsent vers la planète foyer de leurs orbites, d'autant plus qu'elles en sont plus près, et d'autant moins qu'elles en sont plus éloignées. Un corps placé où est la lune, qui circule autour de la terre, et un corps placé près de la terre, doivent donc tous deux peser sur la terre précisément suivant une certaine loi exprimée par une certaine quantité dépendante de leurs distances (3) » [...]

Bref, quel que soit le crédit à accorder au célèbre incident de la pomme, voici, sommairement présenté, le raisonnement qui dut être celui de Newton :

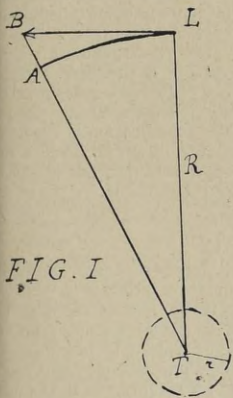


FIGURE I. — On suppose ici que la lune se meut circulairement autour de la terre, ce qui n'est qu'approximativement mais suffisamment exact. Comme il arrive dans tous les dessins où interviennent des grandeurs très petites, l'angle LTA est fortement exagéré, environ 100,000 fois. Il sera bon de se le rappeler lors de la lecture du texte explicatif, afin de bien comprendre la petitesse des erreurs tolérées, la solution du problème envisagé n'étant, en effet, qu'approchée.

Soit T le centre de la terre, r son rayon, L le centre de la lune et R la distance TL, supposée constante. Si, à l'instant où elle occupe la position L, la lune cessait d'être « attirée » par la terre, elle poursuivrait sa marche, non plus suivant la circonférence de rayon TL, mais suivant une ligne droite, c'est-à-dire, selon la tangente LB à ce cercle. L'« attraction » exercée par la terre l'empêche donc de suivre ce mouvement rectiligne et l'en dévie de manière

à la faire « tomber » vers la terre d'une quantité BA qui dépend du temps de parcours considéré et de la distance TL; en effet, toutes choses égales, la « force attractive » qui retient prisonnière le corps de moindre masse (la lune) dans le domaine du plus massif (la terre) décroît avec la distance suivant une loi à décrovoir.

Le calcul nécessaire de la quantité BA était assez aisé. A condition de considérer un temps de parcours suffisamment petit, on pouvait confondre LB avec l'arc LA et même la corde LA. Moyennant la même approximation, l'application d'un théorème de géométrie élémentaire permet d'écrire

$$BA = \frac{LA^2}{2R}$$

Or R était approximativement connu, comme r; on savait que la distance R de la terre à la lune valait approximativement soixante rayons terrestres. Quant à LA, il était aisé d'en déterminer la valeur, connaissant la distance R (385,000 km. environ) et le temps nécessaire à la lune pour effectuer un tour complet d'orbite 27 jours, 4 heures, 43 minutes, 11,5 secondes. Une simple division montre que la vitesse de la lune sur son orbite est d'environ 3,680 kilomètres-heure ou de 1020 mètres-seconde et l'on trouve ainsi qu'en une seconde la lune est « tombée » vers la terre d'un peu plus d'un millimètre, exactement, 1,34... mm.

D'autre part, à la surface de la terre, à une distance r du centre d'attraction T, la chute en une seconde est de 4,900 millimètres. Le quotient de 4,900 par 1,34 est 3,650 dont la racine carrée est 60,4, distance de la terre à la lune exprimée en rayons terrestres.

Cette vérification confirmait l'hypothèse d'une attraction inversement proportionnelle au carré des distances (1). Il importe cependant d'ajouter (2) que Newton ne put vérifier immédiatement cette loi, qu'il pressentait, par suite d'une mauvaise mesure adoptée pour la longueur du rayon terrestre. C'est en 1682 seulement que lui parvint la nouvelle de la mesure du degré terrestre faite en France par l'abbé Picard avec une précision jusque-là inégalée. Les recherches qu'il n'avait pas cru devoir publier lui apparurent alors comme réellement fondées; encore fallut-il l'insistance de Halley, qui avait cherché vainement la solution complète du problème, pour qu'il se décidât à publier ses recherches dans ses *Principia*; c'est là qu'il démontre que les choses se passent comme si les corps s'attiraient en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. La célèbre loi de la gravitation était trouvée. En corollaires de cet énoncé supposé exact, les lois du mouvement des planètes découvertes par Képler pouvaient être établies; non seulement la loi de la gravitation s'accordait avec celles de Képler, mais son universalité lui permettait de prévoir ou d'expliquer une foule de phénomènes astronomiques. « Aussi, comme l'écrit M. Bigourdan (*loc. cit.*, p. 350), l'apparition des *Principia* excita-t-elle, en Angleterre surtout, une admiration qui dut être accompagnée d'une sorte de stupeur, de voir un seul homme soumettre au calcul, pour la première fois, des questions aussi hautes et aussi nombreuses. »

Systemes de repere. Axes coordonnés

Avant de vous décrire la modification profonde qu'a fait subir Einstein au principe de la gravitation, tel qu'il a été énoncé par

(1) Si f représente la « force d'attraction » exercée l'un sur l'autre par deux corps situés à distance d, cette force se réduira à 1/4 f, si la distance des deux corps devient 2d; elle ne sera plus que 1/9 f si cette distance est portée à 3d, etc... On encore, puisqu'un corps situé à la surface de la terre, c'est-à-dire, à 6,366 km. du centre T, tombe de 4,900 mm. pendant une seconde, le même corps, transporté à 6,366 km. d'altitude, tomberait seulement de 1,225 mm. pendant la première seconde de chute, etc.

(2) Pour renseignements plus détaillés, consulter G. BIGOURDAN, *L'Astronomie*, Ernest Flammarion, Paris, pp. 348 à 350.

(1) Allusion à la théorie de Descartes.

(2) Entendez par là les satellites.

3) C'est moi qui souligne.

Newton, je voudrais brièvement vous dire ce que les mathématiciens entendent par un système d'axes coordonnés.

Je me trouve dans ma classe; un élève est au tableau. « Prenez un point », lui dis-je; le choix de l'élève est évidemment arbitraire. Je précise : « Prenez, lui dis-je, le point situé à 1 mètre (à droite) du bord gauche du tableau et à 7 décimètres (au-dessus) du bord

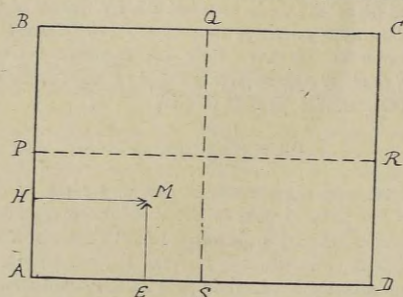


FIG. II

FIGURE 2. — Le rectangle ABCD représente le tableau; les médianes sont PR et QS. Le point choisi est M; les coordonnées de ce point sont les mesures des segments AE et AH ou, dans le cas qui nous occupe, 10 et 7, l'unité de longueur étant le dm; AE et AH (ou, plus exactement, leur mesure) sont habituellement appelées l'abscisse et l'ordonnée du point M; c'est leur ensemble qui constitue les coordonnées de ce point. Par rapport aux médianes considérées comme axes coordonnés, les coordonnées de M sont 5 (dm.) à gauche de SR et 4 (dm.) au-dessus de PQ; on dit plus brièvement — 5 et — 4.

inférieur»; ces deux nombres ont suffi pour définir la position d'un point unique et le choix de l'élève est strictement déterminé; l'ensemble de ces deux nombres constituera les coordonnées du point choisi et celui-ci sera rapporté à un système d'axes coordonnés dont l'un est le bord inférieur du tableau et l'autre son bord gauche. Les mots « à droite » et « au-dessus » écrits plus haut entre parenthèses auraient pu être supprimés dans le texte; il n'en aurait cependant pas été de même si j'avais pris comme axes de coordonnées les médianes du rectangle (tableau); ces mots, les mathématiciens les ont avantagéusement remplacés par les signes + ou —.

Mais si deux nombres ont suffi à caractériser la position d'un point du tableau, c'est parce que ce dernier est une surface ou une grandeur à deux dimensions (1); si je veux déterminer, sans ambiguïté, un point de la classe, il me faudra fournir trois nombres; par exemple, les distances de ce point au plancher et à deux murs contigus choisis à l'avance; l'ensemble de ces trois nombres formera les coordonnées d'un point unique de l'espace, multiplicité à trois dimensions; trois droites issues d'un même point, par exemple, trois arêtes du parallépipède classe issues d'un même sommet, formeront un système d'axes coordonnés ou un système de repère auquel on pourra, sans équivoque possible, rapporter les divers objets de la classe.

(à sui. re.)

ED. HEUCHAMPS.
Docteur en sciences physiques et mathématiques,
ancien élève
de l'Ecole normale supérieure de Paris.

(1) Le tableau est supposé sans épaisseur, infiniment mince.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le tri-centenaire de Bourdaloue

Comme l'indique à peu près la laconique épitaphe gravée sur la dalle de marbre noir de sa tombe, en l'église Saint-Paul-Saint-Louis de Paris : « *Hic jacet Bourdaloue 1632-1704* », celui qui fut le prédicateur des rois et le roi des prédicateurs est né en fin août 1632 à Bourges et est mort à Paris en 1704. La date tout à fait précise de sa naissance reste conjecturale, celle de son baptême seule est fixée, le 29 août 1632, à Notre-Dame-de-Fourchaud, ancienne paroisse de Bourges. Il est bien de race berrichonne, d'une famille de modeste origine — l'ancêtre était tanneur vers 1450 —, mais graduellement élevée en considération par l'exercice des fonctions d'avocat, anoblissement, enfin, par l'accession du grand-père de Louis Bourdaloue à l'échevinage. Son père, avocat au Parlement, conseiller du roi, doyen du présidial, lui fit donner une éducation soignée au collège des Jésuites de sa ville natale. Il était merveilleusement doué pour la parole. Il n'avait pas quinze ans quand il soutint, en 1647, au présidial de Bourges, une thèse dont l'énoncé seul nous fait rêver : « Thèse publique de droit et de physique ». Ce qu'il faut retenir de ses origines, c'est l'ensemble de ses qualités natives qui appartiennent à la race du Berry, la tête froide, l'esprit positif, mesuré, l'équilibre, la pondération du jugement et noter aussi que le milieu où il vécut, parmi les habitués du palais, ne manqua pas de favoriser son talent d'observation. Formé par les jésuites, il voulut être jésuite. N'ayant pas réussi du premier coup à obtenir l'acquiescement de son père, bon chrétien sans doute mais déçu dans ses ambitions paternelles par le départ d'un fils unique, Louis s'enfuit à Paris, à l'âge de seize ans, fut ramené à Bourges par son père qui avait poursuivi le transfuge mais, quelques mois après, devant son inflexible volonté, laiss

libre de suivre son irrésistible attrait. Au fond, son père qui avait songé d'abord à entrer en religion, fut ravi de cette substitution providentielle. Au sortir du noviciat, le jeune religieux, pendant son temps de régence enseigna tout ce qu'on voulut, à Amiens, à Orléans, puis à Rouen. Il est tout à fait remarquable que ses supérieurs laissèrent mûrir ce talent avant de le produire, à telle enseigne que même après son troisième an et l'émission des grands vœux, il fut encore employé dans l'enseignement et ne monta dans la chaire qu'à l'occasion sans faire de la prédication sa besogne principale. Il est possible aussi que les dons du grand orateur ne se révélèrent qu'insensiblement à ses supérieurs qui, par ailleurs, s'inquiétèrent de ménager une santé toujours fragile.

* * *

En tout cas, le P. Bourdaloue avait trente-sept ans quand il fut attaché comme prédicateur à la maison professe de Paris, rue Saint-Antoine, la rue Bonaparte actuelle. Son entrée dans la chaire à Paris, coïncidant avec la sortie de l'abbé Bossuet, nommé évêque à Condom, marque d'emblée son entrée dans la gloire.

Il faut bien supposer qu'il était précédé d'une certaine réputation ou qu'il avait été bien servi, comme on l'a raconté, par la Grande Mademoiselle, fille de Gaston, femme d'esprit et de goût en dépit de ses extravagances, qu'il avait eu pour auditrice à Eu et qui aurait célébré son éloquence. Le fait est que cette première apparition dans la chaire de la maison professe pendant le carême de 1669, fut un triomphe et que ce triomphe ne fut jamais démenti. Pendant trente-quatre ans, pas un jour son étoile ne pâlia. Il n'y a pas d'exemple d'un succès aussi foudroyant et aussi prolongé. Les gens de Meaux se sont fatigués de Bossuet, à ce point qu'un méchant dicton a eu cours : « Ennuyeux comme Bossuet ». On ne s'est jamais lassé de Bourdaloue. Il a connu une vogue inouïe à la Cour et à la ville, auprès des grands et du peuple, et cette vogue qui passait toute mesure lui fut toujours fidèle. Louis XIV

fut insatiable de cette parole qui ne le ménageait pas, il lui demanda treize stations, il disait préférer les redites de Bourdaloue aux nouveautés des autres. Le témoin le plus autorisé de ce qu'on ne peut pas appeler un emballement, mais une prodigieuse persévérance, est Mme de Sévigné. On sait par elle que la vaste nef de Notre-Dame devint trop petite, que les laquais retenaient les places plusieurs jours à l'avance et se battaient pour les occuper. « Quand Bourdaloue, écrit-elle, tonne à Saint-Jacques de la Boucherie, la presse et les carrosses y font une telle confusion que le commerce en est interrompu. »

« Les Jésuites, écrit Jean Villepelet dans les *Etudes*, furent quelque peu épouvantés de ce succès pour la tranquillité de leur résidence. »

« Paris, écrivaient-ils dans une relation de leur journal, n'avait pas encore vu ce qui s'est passé dans l'église de la maison professe. Vers la fin de 1669, le P. Bourdaloue attira autour de la chaire un si grand nombre d'évêques, de seigneurs et de hauts dignitaires, que nos Pères eux-mêmes ne purent trouver place dans l'église, ni dans les tribunes. Le sérénissime roi de Pologne, le prince de Condé, le duc d'Enghien honorèrent l'assemblée de leur présence; on y voyait aussi des pairs de France, des généraux illustres, des dames et des seigneurs de la plus haute noblesse. Dès six heures du matin, les valets se rendaient à l'église et gardaient les places de leurs maîtres pour le sermon de trois heures de l'après-midi. »

Le trait le plus amusant est fourni par le P. d'Harrowis, un obscur prédicateur auquel il avait fallu avoir recours, à Rouen, pour remplacer le P. Bourdaloue dont le succès avait déchainé dans la cathédrale, en 1677, un véritable scandale. « Lorsque le P. Bourdaloue prêchait, écrivit non sans finesse le P. d'Harrowis, les artisans quittaient leurs boutiques, les marchands leurs négoce, les avocats le palais, les médecins leurs malades, qui s'en trouvaient mieux; mais pour moi, quand j'y prêchai ensuite, je remis toutes choses en place, personne n'abandonna son emploi. »

Enfin, la mode consacra cette voguée ∞ diverses manières, notamment en donnant le nom de bourdaloues à certains rubans que les dames portaient à leurs chapeaux.

* * *

D'où vient cet enthousiasme qui n'a pas faibli? Comment expliquer la tranquille possession d'une incroyable maîtrise exercée pendant plus de trente ans sur une société d'élite, au milieu de laquelle rayonnaient les Molière, les Racine, les Boileau, les La Fontaine, auprès des oreilles les plus délicates, auprès des juges les plus sévères?

Bourdaloue a fait la conquête du Paris du XVII^e siècle parce qu'il fut devant cette société raffinée, chrétienne mais sujette à bien des défaillances, l'oracle de la pure vérité, de la pure morale évangélique, solidement liée au dogme, sans altération aucune, sans exagération rigoriste ni complaisance laxiste, présentée à cet auditoire avec une mesure parfaite, une haute puissance de raison, une adaptation psychologique adéquate à tous ses besoins spirituels, dans une langue limpide et forte qui est un chef-d'œuvre de continuité.

On ne peut pas imaginer une prédication mieux assortie au milieu, plus strictement ajustée à toutes les exigences intellectuelles, sociales et littéraires de cette époque. Bourdaloue est l'homme providentiel, le prophète suscité par Dieu pour être auprès de ce monde son messager attiré. Devant ces esprits classiques il sera la perfection de la manière classique comme Lacordaire apportera à sa génération la splendeur romantique.

Les sermons de Bourdaloue sont la plus magnifique revanche des jésuites sur les Provinciales. La doctrine en est si sûre, l'équilibre entre les positions extrêmes si admirablement gardé, l'autorité de saint Augustin, tant allégué par les jansénistes, si judicieusement appelée à l'appui!

Tout ce qui caractérise la manière de Bourdaloue était fait pour ravir son siècle. Il enflammait la raison comme d'autres enflammeront les cœurs. L'admirable ordonnance de ses discours qui épuise un sujet, la profondeur de ses analyses, la saisissante vérité des portraits qu'il a le premier introduits dans le sermon, la souveraineté de sa logique, la passion contenue, la sincérité de l'apôtre, la plénitude d'une pensée qui dissipe toutes les obscurités répond à toutes les difficultés, rencontre toutes les applications: bref, cette royale primauté de l'intelligence mise au service de la foi et du zèle devait exercer sur cette société un empire irrésistible.

Elle n'avait pas besoin des somptuosités de l'image, elle en eût été gênée. Elle n'avait pas besoin des impétueuses saillies de Bossuet. Cette éloquence de raison pressante et chaleureuse n'était pas le torrent qui déborde et emporte tout dans sa course effrénée. Elle était le fleuve qui roule ses flots puissants entre ses rives, passe à travers tous les obstacles, même les failles des rochers, et s'avance victorieusement vers la mer.

* * *

Il importe d'ailleurs pour juger Bourdaloue de se référer aux admirables travaux du P. Griselle, qui mourut chanoine en 1925. Il a, peut-on dire, renouvelé Bourdaloue. On sait que le célèbre prédicateur n'a rien publié de son vivant. A sa mort, des publications subtrepices parurent sous le manteau. Les jésuites s'en émuèrent justement et y opposèrent une édition officielle qui fut confiée au P. Bretonneau. Il y a travaillé trente ans avec conscience sans doute, mais néanmoins, à cause de l'état des manuscrits, en procédant à des arrangements qui ont porté préjudice à l'œuvre. Le P. Griselle s'est livré à un travail de bénédictin pour dégager le texte authentique et original de toutes les altérations et superfétations. Il a recueilli des copies de sermons, des récits, des citations et à force de recherches et de rapprochements il était parvenu à reconstituer dans leur teneur primitive un certain nombre de sermons qu'il a publiés sous le titre : *Sermons inédits*, il a même fondé une revue Bourdaloue, où il consignait les résultats de ses travaux. Enfin, utilisant toutes ces sources, tirant parti de toutes les investigations, le chanoine Griselle entreprit, sous le patronage de l'Académie, la publication des *Œuvres complètes* de Bourdaloue dont deux volumes ont paru. Il n'y a pas de doute sur la valeur de cet ouvrage; c'est une restitution du vrai Bourdaloue. La phrase est autrement vivante et la marche du style plus rapide que dans l'édition Bretonneau. Hélas! l'œuvre est interrompue et personne jusqu'à présent ne s'est offert à la reprendre pour la mener à bonne fin.

La restitution du chanoine Griselle fait mieux comprendre encore l'extraordinaire succès de l'orateur dont la forte langue n'a pas un mot flasque et dont l'allure solide n'avait rien de languissant. Le chanoine Griselle a pleinement fait justice à Mme de Sévigné, écrivant le 29 mars 1680 : « Nous entendîmes, après dîner, le sermon de Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère : sauve qui peut, il va toujours son train ». On comprend mieux l'exclamation de Condé, le voyant monter dans la chaire de Saint-Sulpice : « *Alerte, voilà l'ennemi!* » Et aussi ce que raconte Mme de Sévigné dans sa lettre à sa fille, en date du 15 avril 1672 : « Le maréchal de Grammont était l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue qu'il s'écria tout haut, en un endroit qui le toucha : « *Mordieu, il a raison!* » Madame éclata de rire et le sermon en fut tellement interrompu qu'on ne savait ce qui en arriverait ».

Il est clair que l'orateur qui a inspiré ces jugements et arraché ces cris du cœur n'était pas le récitant courtois, les yeux fermés, dont Maury a fait circuler la légende. Bourdaloue frappait comme un sourd, mais pas comme un aveugle.

L'historiette absurde des yeux fermés que le peintre Jouvenel a reproduite dans son portrait vient uniquement de ce que le célèbre jésuite fut peint sur son lit de mort d'après son masque funéraire.

Il charmait par la clarté, il entraînait par la conviction, il accusait le pécheur à la reconnaissance de sa folie, il arrachait tous les fards, il démasquait toutes les lâchetés, il confondait toutes les capitulations de conscience, il ne craignait pas de mettre le feu à la plaie purulente de l'adultère royal, et si les historiens contestent le fameux geste du doigt dressé devant Louis XIV en lui répétant le « *Tu es ille vir* » du prophète Nathan au roi David meurtrier d'Urié, devant la fière Montespan elle-même, il est indubitable que Bourdaloue a eu toutes les hardiesses de l'apôtre et que sa parole tonnante a obtenu l'éloignement de la favorite, à Clagny d'abord, avant la rupture définitive. On connaît sa fameuse réponse à Louis XIV qui lui annonçait le départ de la Montespan pour Clagny : *Sire, je souhaiterais que Clagny fût à cent lieues de Versailles.*

Il n'y a pas de ministre démocrate qui supporterait la centième partie des vérités que, à travers les formes protocolaires usitées, Bossuet, Mascaron et Bourdaloue assénèrent sur la tête du grand

roi. Aux courtisans qui s'offusquaient de la liberté évangélique de Bourdaloue, Louis XIV eut le courage de répondre un jour : « Le prédicateur a fait son devoir, tâchons de faire le nôtre ».

Mais il faut ajouter à tout ce que l'on peut alléguer pour justifier la haute maîtrise de Bourdaloue qui osa faire de la chaire une sorte de tribunal où il citait à la barre tous les pécheurs, tous les vicieux et les flagellait de son verbe pénétrant et vigoureux qu'il n'aurait pu remplir un tel ministère s'il n'avait joint à sa supériorité de moraliste, de psychologue, de dialecticien et à sa démosthénienne éloquence plutôt que cicéronienne, malgré le dire de La Bruyère, s'il n'avait joint à cet ensemble de qualités classiques l'autorité de la vertu, l'empire d'une vie de religieux humble, désintéressé, pur comme un ange, se prodiguant à toutes les misères spirituelles et corporelles, au confessionnal, au chevet des mourants, dans les hôpitaux. La suprématie oratoire de Bourdaloue est inséparable de sa grandeur d'âme et du rayonnement de sa sainteté. Sa physiognomie reflétait sa beauté morale : à la candeur des traits il unissait la noblesse, la dignité, la modestie et l'autorité.

J. SCHYRGENS.

MADAME,

Il y a maintenant à MON PLAISIR, pour le blanchissage de votre linge, un service répondant à tous les besoins et s'adaptant à tous les budgets.

Lavage au poids
Service domestique
1 fr. 50 le kg.
Service demi-fini
3 francs le kg.



Tarif à la pièce
Service familial
Service luxe
Service colaneuf

Mon Plaisir réalise enfin la formule

LA BLANCHISSERIE POUR TOUS

Blanchisserie MON PLAISIR

178, chaussée de Helmet, 178

SCHAERBEEK

Téléphones : 15.92.34 - 15.26.16 - 15.06.33

SPÉCIALITÉ POUR COUVENTS, PENSIONNATS, ETC.

1065

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68

BRUXELLES

Téléph. 17 82 76

Métal Blanc Argenté

SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉTABLISSEMENTS

Bruno Wiskemann

Bureaux et Magasins

34, rue du Nord (Place Madou)

BRUXELLES

Spécialités d'Orfèvrerie de table pour Hôtels - Mess -
Congrégations - Cercles

L'Assurance Liégeoise

Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances
contre tous risques.
Fondée en 1895.

Capital : 15.000.000. — Réserves : 30.000.000.

Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages
résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail;
Assurances Accidents de toute nature;
Assurances Automobiles;
Assurances de responsabilité civile des particuliers.
— Patronages. — Comités sportifs, etc.
Assurances contre le vol; bris de glaces;
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

La Foncière Liégeoise

Société anonyme.

Fondée en 1913.

Capital : 10.000.000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités
avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt
de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE

Téléphone 12880 (quatre lignes)